

Ce (Jan)
Coll. sp. 1.



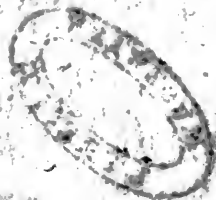
Gene L.



VOYAGE
SENTIMENTAL,
EN FRANCE.

PREMIERE PARTIE.





NOYAGE
SENTIMENTAL
EN TUNISIE

PREMIERE PARTIE

VOYAGE
SENTIMENTAL,
EN FRANCE.

PREMIERE PARTIE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Et se trouve à BRUXELLES,

Chez B. LE FRANCQ, Imprimeur.



M. DCC. LXXXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

IN THE LIBRARY

OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

COUPLES EDITION

PQ

1947

.A1V7

1786

v.1

Coll. spec.



VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.

JE PARS ET J'ARRIVE.

„ CETTE affaire , dis-je , est mieux
„ réglée en France. „

Vous avez été en France , me dit le plus poliment du monde & avec un air de triomphe la personne avec laquelle je disputois Il est bien surprenant , dis-je en moi-même , que la navigation de vingt-un milles puisse donner tant de droit à un homme Je les examinerai Ce projet fait aussi-tôt

cesser la dispute Je me retire chez moi Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire Je jette un coup-d'œil, sur les manches de mon habit ; je vois qu'il peut passer Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le Paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque ; & à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'étoit arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'auroit pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, le tout auroit appartenu au Roi de France, & ce petit portrait que j'ai si long-tems porté, & que je t'ai si souvent dit, ma Lisette, que j'emporterois avec moi dans le tombeau : hélas ! que seroit-il devenu ? On me l'auroit arraché du cou ... En vérité, c'est être peu géné-

reux , que de se saisir des effets d'un imprudent étranger , que la politesse & la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos États... Par le ciel , Sire , le trait n'est pas beau. Il ne convient pas au Monarque d'un peuple si honnête , & dont la délicatesse des sentimens est si vantée par-tout , d'en agir ainsi avec moi , qui ne desiré autre chose que de le connoître & de me familiariser avec lui....

A peine ai-je mis le pied dans vos États....





CHAPITRE II.

CALAIS.

SENSATIONS.

JE dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conscience, quelques rasades à la santé du Roi de France ; à qui je ne voulois point de mal ; je l'honorois & respectois, au contraire, infiniment, à cause de son humeur affable & humaine ; & quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant un pouce plus grand.

Non... dis-je, la race des Bourbons est bien éloignée d'être cruelle.... Ils peuvent se laisser surprendre ; c'est le sort de presque tous les Princes ; mais il est dans leur sang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité se rendoit sensible à mon ame, je sentoís sur ma joue un épanchement d'une espece plus délicate, une chaleur plus

douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante sols la bouteille.

Juste Dieu ! m'écriai-je en donnant un coup de pied dans mon portemanteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos esprits, & causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés freres qui s'y trouvent ?

Lorsqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux (1) est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, & regarde autour de lui, comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'est précisément ce que je cherchois... Je sentoís toutes mes veines se dilater ; le battement de mes artères se faisoit avec un concert admirable ; toutes les puissances de la vie accomplissoient

(1) L'or.

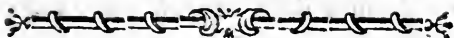
en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité ; & la plus précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme , auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeller une machine

Je suis persuadé , me disois-je à moi-même , que je bouleverserois son *Credo*.

Cette idée , qui se joignit à celles que j'avois , éleva en moi , dans ce moment , la nature aussi haut qu'elle pouvoit monter ... J'étois en paix avec tout le monde auparavant , & cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étois à présent Roi de France , me disois-je , quel moment favorable à un orphelin , pour me demander , malgré le droit d'aubaine , le portemanteau de son pere !





CHAPITRE III.

LE MOINE A CALAIS.

CETTE exclamation étoit à peine sortie de ma bouche , qu'un Moine de l'Ordre de Saint-François entra dans ma chambre , pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre , selon la distinction des Casuistes , peut être puissant... *Sed non ad hanc...*

Quoi qu'il en soit... mais peut-on raisonner régulièrement sur le flux & le reflux de nos humeurs ? ... Elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées ; & , si cela étoit , ce seroit une espèce d'excuse à cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je fais bien , pour ce qui me regarde , que j'aimerois mieux qu'on

dit de moi dans une affaire où il n'y auroit ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action où il y en auroit, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étois, je n'eus pas si-tôt jeté les yeux sur le Moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, &, la tête haute, j'avancai gravement vers lui; je crois même qu'il y avoit quelque chose de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, & il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par sa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui restoit, il pouvoit avoir soixante-dix ans. Cependant, ses yeux, où l'on voyoit une espèce de feu que l'usage du monde avoit plutôt modéré que le nombre des années, n'indi-

quoient que soixante ans. La vérité étoit peut-être au milieu de ces deux calculs, c'est-à-dire qu'il pouvoit avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie en général lui donnoit cet âge ; les rides dont elle étoit fillonnée ne font rien à la chose ; elles pouvoient être prématurées.

C'étoient une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption ; des yeux pénétrants, & qui cependant se baïssoient avec modestie vers la terre, & sembloient viser à quelque chose au delà de ce monde. Dieu fait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées sur les épaules d'un Moine, & sur-tout d'un Moine de son Ordre : elle auroit mieux convenu à un Bracmane ; mais il l'avoit, & je l'aurois respecté si je l'avois rencontré dans les plaines de l'Indoustan.

Le reste de sa figure étoit ordinaire, & il auroit été aisé de la peindre,

parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant, que ce que le caractère & l'expression rendoient tel. Sa taille, au dessus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisoit en avant; mais c'étoit l'attitude d'un Moine qui se voue à l'art de mendier & à tout prendre : telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, & se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Il me détailla les besoins de son Couvent, & la pauvreté de son Ordre Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il falloit que j'eusse été enforcé pour n'en être pas touché....

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un sou.





C H A P I T R E IV.

C A U S E D E R E P E N T I R .

IL est bien vrai , lui dis-je , pour répondre à une élévation de ses yeux qui avoit terminé son discours ; il est bien vrai..... Je souhaite que le ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité publique ; mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui a fait à chaque instant.

A ce mot de demande il jeta un coup d'œil léger sur une des manches de sa robe.... Je sentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue , dis-je , un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans , & un ordinaire apparemment fort mince.... je l'avoue , tout cela n'est pas grand chose : mais encore est-ce dommage qu'on puisse les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que

votre Ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles , aux infirmes , aux estropiés , & aux personnes âgées.... Le Captif qui , le soir en se couchant , compte les heures de ses afflictions , languit après une partie de cette aumône à laquelle il aspire.... Que n'êtes-vous de l'Ordre de la Merci , au lieu d'être de celui de Saint François ? Pauvre comme je suis , vous voyez mon porte-manteau , il est léger ; mais il se feroit ouvert avec plaisir , pour contribuer à rançonner des malheureux.... Le Moine me salua.... Mais sur-tout , ajoutai-je , les infortunés de notre propre pays exigent la préférence , & j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie.... Il fit un mouvement de tête , plein de cordialité , qui sembloit me dire que la misère règne dans tous les coins du monde , aussi bien que dans son Couvent.... Mais , nous distinguons , lui dis-je , en posant la main sur la manche de sa

robe , dans l'intention de répondre à son signe de tête , nous distinguons , mon bon Pere , ceux qui ne desirerent d'avoir du pain que par leur propre travail , d'avec ceux qui , au contraire , ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres , & qui , en demandant le nécessaire pour l'amour de Dieu , n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oisiveté & de leur ignorance.

Le pauvre Franciscain ne répliqua pas.... Un rayon de rougeur traversa ses joues , & se dissipa dans un clin d'œil ; il sembloit que la nature épuisée ne lui fournissloit point de ressentiment.... du moins il n'en fit pas voir. Il laissa tomber son bâton blanc sur son bras , se baissa avec résignation sur ses deux mains , & se retira.





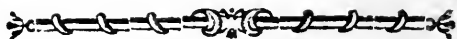
CHAPITRE V.

L'UTILITÉ DES AVOCATS.

IL n'eut pas sitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *sans-souci*, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de désagréable se présenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit sur ce pauvre Moine que de le refuser, & que c'étoit une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelois ses cheveux gris; sa figure, son air honnête, se retraçoient à mes yeux, & il me sembloit l'entendre dire : Quel mal vous ai-je fait?... Pourquoi me traiter ainsi?... En vérité, j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un Avocat.... Il

m'auroit trouvé des raisons pour concilier tout cela.... Cependant je me consolai un peu.... Je me suis mal comporté , me disois-je.... Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages.... J'apprendrai , par la suite , à me mieux conduire.





CHAPITRE V.

L'UTILITÉ DES AVOCATS.

IL n'eut pas sitôt fermé la porte , que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus , à trois fois différentes , prendre un air de *sans-souci* , mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de désagréable se présenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit sur ce pauvre Moine que de le refuser , & que c'étoit une peine assez grande pour lui , sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelois ses cheveux gris ; sa figure , son air honnête , se retraçoient à mes yeux , & il me sembloit l'entendre dire : Quel mal vous ai-je fait ?... Pourquoi me traiter ainsi ?... En vérité , j'aurois , dans ce moment , donné vingt francs pour avoir un Avocat.... Il

m'auroit trouvé des raisons pour concilier tout celà.... Cependant je me consolai un peu.... Je me suis mal comporté , me disois-je.... Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages.... J'apprendrai , par la suite , à me mieux conduire.





CHAPITRE VI.

LA DÉS OblIGEANTE

A C A L A I S.

J'AVOIS remarqué qu'un homme mécontent de lui-même, étoit dans une posture d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les auberges. J'apperçus des chaîses dans la cour de l'hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille Désobligeante, qui étoit placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je sautai dedans : je la trouvai assez commode, elle me plut, & je fis appeler M. Dessen, le maître de l'hôtellerie.... Mais M. Dessen étoit allé à Vêpres. Cela me fâcha un peu : j'aurois fait tout de suite mon affaire....

J'allois descendre lorsque j'aperçus le Moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venoit d'arriver à l'auberge.... Je ne voulois pas qu'ils me vissent ; je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une Désobligeante ?.... Parbleu ! me voilà bien embarrassé, dis-je ; j'ai envie d'écrire mon voyage : qui m'empêche d'en faire ici la Préface ?.... Je tirai de ma poche ma plume *sans fin*, & je me mis à écrire.



Cela me conduit à mon sujet, & si le mouvement que je fais faire à la Désobligeante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs, qui quittent leur pays natal pour aller chez les étrangers, ont leurs raisons; elle viennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales :

Infirmités du corps,
Foiblesse d'esprit,
Nécessité inévitable.

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à s'expatrier; & cela peut-être combiné & subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins, ou plutôt de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sur l'obédience d'un Supérieur, Les Moines de toutes les couleurs. C'est ainsi que les coupables vont chercher le châtiment de

leurs crimes ; & vous , heureux enfans de famille , aimables libertins , n'est-ce pas aussi de cette maniere que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares , qui s'érigent en perturbateurs de vos plaisirs ?

Mais , qu'ai-je fait ? ... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre classe. On ne peut , dans un ouvrage de la nature de celui-ci , observer trop de délicatesse & de précision , pour ne point confondre les caracteres. Les hommes dont je veux parler ici , sont ceux qui traversent les mers , & séjournent chez les étrangers , dans l'idée d'y faire fortune , ou de dépenser moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourroit se retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de peine inutile en restant dans leur pays . . . Mais cette réflexion n'empêche pas leurs es-faims nombreux de se répandre ; & comme leurs raisons de voyager ne

sont pas aussi uniformes que celles des autres Voyageurs, je les distinguerai seulement sous le titre de simples Voyageurs.

Et voici comme je divise le cercle entier des Voyageurs :

Voyageurs oisifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs sombres.

Viennent ensuite

Les Voyageurs contraints, les Moines, les Bandits, &c.

Les Voyageurs innocens & infortunés.

Les Voyageurs simples.

Enfin, s'il vous plaît, le Voyageur *Sentimental*, ou moi-même qui ai aussi voyagé.... Je vais rendre compte de mes voyages ; & si l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher Lecteur.

Je les ai faits par nécessité, & par le besoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je fais que mes observations sont d'une tournure différente que celles des Ecrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois peut-être pu exiger pour moi seul une niche à part ; mais en voulant attirer l'attention sur moi , ce seroit empiéter sur les droits du Voyageur vain , & j'abandonne l'autre prétention jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon Lecteur se placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour se connoître ; & je parierois, malgré ses voyages, qu'il s'appercvra qu'il a conservé quelque teinture de ce qu'il étoit avant qu'il ne les commençât.

L'homme, qui, le premier, trans-

planta des ceps de vigne de Bourgogne au Cap de Bonne-Espérance , ne s'imagina pas , sans doute , quoique Hollandois , qu'il boiroit au Cap du même vin que ces ceps de vigne auroient produit sur les côteaux de Beaune & de Pomar... Il étoit trop phlegmatique pour s'attendre à pareille chose ; mais il étoit au moins dans l'idée qu'il boiroit une espèce de liqueur vineuse , bonne , médiocre , ou tout-à-fait mauvaise. Il savoit que cela ne dépendoit pas de son choix , & que ce qu'on appelle hasard devoit décider du succès. Cependant il en espéroit la meilleure réussite : mais M. Vanmynher , par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête & dans la profondeur de sa discrétion , auroit bien pu voir renverser l'une & l'autre par les fruits de son nouveau vignoble , & devenir la risée du peuple. Il n'auroit pas été le premier cultivateur des côteaux , qui , pour prix de ses soins , eût montré sa nudité.

Il en est de même d'un pauvre Voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les Royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connoissances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers & la poste dans cette vue; mais c'est mettre à la loterie. En supposant qu'on obtienne ainsi des connoissances utiles & des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis avec précaution & avec économie, pour le faire tourner à profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquisition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout aussi content dans son pays, sans connoissances & sans perfections étrangères, sur-tout si on n'y avoit pas absolument besoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un Voyageur curieux, pour jeter les yeux sur des

spectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh ! pourquoi tant de peines & de fatigues , disent en duo Dòm Quichotte & Sancho Pança ? Le siecle est si éclairé , qu'à peine il y a quelque pays , ou quelque coin dans l'Europe , dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie ; on participe *gratis* à ses agrémens. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel , & Dieu , à qui je rendrai compte un jour de cet Ouvrage , Dieu est témoin que je parle sans ostentation ; il n'y a pas , dis-je , une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la Littérature.... où l'on fête plus les Sciences.... où on puisse les acquérir avec plus de sûreté.... où les arts soient plus encouragés & plus tôt portés à leur perfection.... où la nature soit plus approfondie.... où le génie soit mieux soutenu par la variété des esprits & des

caractères... Où allez-vous donc , mes chers Compatriotes ?

Nous ? dirent - ils , nous ne faisons que regarder cette chaise. Votre très-humble serviteur , leur dis-je en sautant dehors & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux , qui étoit un Voyageur curieux , me dit qu'ils avoient envie de savoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaise... C'étoit , comme vous voyez , l'agitation d'un homme qui écrivoit une Préface.... Je n'ai jamais entendu parler , dit l'autre qui étoit un Voyageur simple , d'une Préface écrite dans une *Désobligeante*.... Elle auroit peut-être été plus chaudement faite , lui dis-je , dans un Vis-à-vis....

Mais un Anglois ne voyage pas pour voir des Anglois.... Je me retirerai dans ma chambre.





CHAPITRE VIII.

UN PRÊTÉ POUR UN RENDU.

JE marchois dans le long corridor; il me sembloit qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissoit le passage: c'étoit effectivement M. Dessen, qui, étant revenu de Vêpres, me suivoit complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avois demandé. La Préface que je venois de faire dans la Désobligeante, m'avoit dégoûté de cette espece de voiture, & M. Dessen ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai aussi-tôt qu'elle appartenoit à quelque Voyageur idiot, qui l'avoit laissée à la probité de M. Dessen, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour;

c'étoit le point marqué où , après avoir fait son tour d'Europe , elle avoit dû revenir. Lorsqu'elle en partit , elle n'avoit pu sortir de la cour sans la raccommoder ; elle s'étoit depuis brisée deux fois sur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée , & son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein , ne lui avoit pas été favorable. Elle ne valoit pas beaucoup , mais encore valoit - elle quelque chose.... Peut-être étoit-elle à quelque personne brouillée avec la fortune.... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère , je déteste l'homme qui en est avare....

Je dis à M. Dessein , en appuyant le bout de mes doigts sur sa poitrine : En vérité , si j'étois à votre place , je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette Désobligeante ; elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu ! Monsieur , dit M. Dessein , je n'y ai aucun intérêt.... Excepté,

dis-je , l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit , M. Dessein , prennent dans leurs propres sensations.... Je suis persuadé qu'un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même.... Mais , M. Dessein , je vous connois aussi bien que si je vous avois vu toute ma vie.... Vous vous déguisez inutilement ; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine.... Vous souffrez autant que la machine....

J'ai toujours observé , lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment , qu'un Anglois est en doute s'il se fâchera ou non. Un François n'est jamais embarrassé. M. Dessein me salua. Ce que vous me dites est bien vrai , Monsieur , dit-il , mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquiétude & avec perte. Figurez-vous , je vous prie , mon cher Monsieur , si je vous vendois une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin , figurez-vous ce que j'aurois à souffrir

de la mauvaise opinion que j'aurois donnée de moi à un homme d'honneur , & de m'y être exposé vis-à-vis d'un homme d'esprit.

La dose étoit exactement pesée au poids que j'avois prescrit ; il fallut que je la prisse... Je rendis à M. Dessen son salut , & , sans parler davantage des cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise, pour voir son magasin de chaises.





C H A P I T R E IX.

DANS LA RUE A GALAIS.

LE globe que nous habitons est apparemment une espece de monde que-relleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste, pourroit-il sortir dans la rue avec celui qui vent la vendre dans des dispositions pareilles à celles où j'étois ? Il ne devoit tout au plus être question que d'en régler le prix, & je me trouvois dans la même position d'esprit ; je regardois mon Marchand de chaises avec les mêmes yeux de colere, que si j'avois été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Parc* me battre en duel avec lui. Je ne favois pas trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein.... mais cela n'empêchoit pas que

je ne sentisse en moi les mouvemens dont on est agité dans cette espece de situation.... Je regardois M. Dessen avec des yeux perçans.... Je les jetois sur lui en profil.... ensuite en face.... Il me sembloit un Juif.... un Turc.... Sa perruque me déplaisoit.... J'implorerois tous mes Dieux pour qu'ils le maudissent.... Je le souhaitois à tous les Diables....

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle ? Qu'est-ce que c'est que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop ?.... Passion basse ! me dis-je ; en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser.... Passion basse , vile ! tu fais la guerre aux humains : ils devroient être en garde contre toi.... Dieu m'en préserve , s'écria-t-elle , en mettant la main sur son front.... & je vis , en me retournant , la Dame que le Moine avoit abordée dans la cour.... Elle nous avoit suivis

sans que nous nous en fussions apperçus. Dieu vous conserve ! lui dis-je en lui offrant mon bras.... Elle avoit des gants de soie noire , qui étoient ouvert au bout des pouces & des doigts.... Elle accepta mon bras sans façon , & je la conduisis à la porte de la remise.

M. Dessein dit plus de cinquante fois : le Diable emporte les clefs !... Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions aussi-impatiens que lui , de voir cette porte ouverte , & nous étions si attentifs à l'obstacle , que je pris la main de la Dame sans presque m'en appercevoir. La clef ne se trouva point , & M. Dessein nous laissa ensemble , la main de la Dame dans la mienne , & le visage tourné vers la porte de la remise , en nous disant qu'il seroit de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes dans une pareille situation , fait plus d'effet que s'il deroit cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit , dans ce dernier cas , ne

vient ordinairement que des accidens qui arrivent au dehors.... Mais quand les yeux ne sont point distraits, & qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes.... Je sentis l'importance de la situation.... Un moment de silence après le départ de M. Dessein y eut été fatal.... La Dame se seroit infailliblement retournée.... Je commençai la conversation sur-le-champ.

Je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur.... Un voyageur doit être fidele dans ses récits.... Je vais donc décrire toutes les tentations que j'éprouvai dans cette occasion.... On me dira peut-être que je les décris avec trop de simplicité..... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu ?





CHAPITRE X.
LA PORTE DE LA REMISE
A CALAIS.

J'AI dit que je ne voulois pas sortir de la désobligeante , parce que je voyois le Moine en conférence avec une Dame qui venoit d'arriver , & j'ai dit le vrai... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai ; l'air , la figure de la Dame me retenoient autant que lui. Je soupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit passé entre nous... Cela m'humilioit... J'aurois souhaité que le Moine eût été dans son couvent.

Lorsque le cœur devance le jugement , il épargne au jugement bien des peines... Le mien m'assura qu'elle étoit d'une beauté d'Ange... La beauté mérite qu'on y fasse attention. . . Mais un objet fait oublier l'autre... Je tirai le rideau de taffetas , j'écrivis ma pré-

face ; & la Dame & sa beauté s'évanouirent : je ne songeai plus à elle.

Mais l'impression qu'elle avoit faite sur moi , revint aussi-tôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc & en même tems réservé , avec lequel elle me donna le bras , me parut une preuve d'éducation & de bon sens. Je sentoïis ; en la conduisant , je ne fais quelle douceur autour d'elle , qui répandoit la tranquillité dans tous mes esprits.

Bon Dieu ! me disois-je , avec quel plaisir on meneroit une pareille créature avec soi autour du monde !

Je n'avois pas encore vu son visage... mais qu'importe ? son portrait étoit achevé avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avoit peint toute sa tête , & se plaisoit à me faire croire qu'elle étoit aussi bien une Déesse que si je l'eusse retirée du fond du Tibre... O Magicienne ! tu es séduite , & tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante.... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits agréables, tes

images riantes... cependant tu les fais avec tant de graces, ils sont si charmans... tes peintures sont si brillantes, qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, elle ôta sa main de devant son visage, & se laissa voir.... C'étoit une figure à peu près de vingt-six ans... une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, & accommodée le plus simplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté; mais ses traits, dans la situation d'esprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouissante.... Sa physionomie intéressoit.... elle avoit l'air d'une veuve qui avoit surmonté les fortes impressions de la douleur, & qui commençoit à se réconcilier avec sa perte: mais mille autres revers de la fortune avoient pu tracer les mêmes lignes sur son visage... J'aurois voulu savoir ses malheurs.... & si le ton qui regnoit dans les conver-

fations du tems d'Esdras, eût été à la mode en celui-ci, je lui aurois dit : Qu'avez - vous ? Pourquoi cet air inquiet ? Qu'est-ce qui vous chagrine ? D'où vous vient ce trouble d'esprit ?.... En un mot , je me sentis de la bienveillance pour elle , & je pris la résolution de lui faire *ma cour* d'une manière ou d'autre.... enfin , de lui offrir mes services.

Voilà de quoi je fus tenté , & j'étois disposé à céder à mes tentations , & à les satisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire ! Nous étions seuls ; elle avoit sa main dans la mienne , & nous avions le visage tourné vers la remise , & beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeoit.





CHAPITRE XI.

TOUT SE PASSE EN CONVERSATION.

BELLE Dame , lui dis-je en élevant légèrement sa main , voici un de ces événemens qu'amene la capricieuse fortune. Nous sommes probablement de différens coins du globe ; nous ne nous sommes jamais vus , & elle nous place d'abord ensemble d'une manière si cordiale , que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaison la plus intime.... » Et votre » réflexion sur ce point , Monsieur , » fait voir combien l'aventure vous a » embarrassé.... »

Je sentis tout mon idiotisme. A quel propos , en effet , parler des circonstances d'une situation où l'on se trouve , quand elle est telle qu'on l'a souhaitée ? Vous remerciez la fortune , continuait-elle , vous avez raison... Le cœur le

savoit, & le cœur étoit content. Il n'y avoit qu'un Philosophe Anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de maniere de penser....

En disant cela, elle dégagea sa main avec un coup - d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je l'avoue, j'éprouvai une peine qu'une cause, peut-être plus digne, ne m'auroit pas fait ressentir.... La perte de sa main me mortifioit, & la maniere dont je l'avois perdue ne portoit point de baume sur la blessure.. : Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une fotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané; un cœur vraiment féminin n'en jouit pas long-tems. Cinq ou six secondes changerent la scene : elle ne m'avoit pas tout dit ; elle appuya sa main sur mon bras pour achever, & je me remis,

fans savoir comment , dans ma première situation . . .

• J'attendois qu'elle me parlât elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale & l'esprit de la sienne m'avoit fait voir que je n'avois pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi , & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit , s'étoit évanoui ses muscles s'étoient relâchés , & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il étoit triste de voir cet esprit fin & délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va peut-être paroître ridicule à un cœur insensible Mais , en vérité , j'aurois pu en ce moment la prendre & la serrer dans mes bras , quoique dans la rue , sans en rougir.

Mes doigts ferroient les siens , & le

battement de mes arteres qui s'y faisoient sentir, lui apprit ce qui se passoit en moi Elle baissa les yeux Un moment de silence s'ensuivit.

Je craignis d'avoir fait , dans cet intervalle , quelques légers efforts pour serrer davantage sa main ; car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne . . . Ce n'est pas qu'elle voulût la retirer Non Mais la pensée auroit pu lui en venir , & je l'aurois infailliblement perdue une seconde fois , si l'instinct , plus que la raison , ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls Je tins alors sa main si légèrement , qu'il sembloit que j'étois sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré ; & c'est ainsi qu'elle me la laissa. Elle étoit encore dans la mienne , lorsque je vis M. Dessen qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétude terrible ; l'idée du Moine me revint ,

& je craignois qu'il n'eût donné de moi de mauvaises impressions à la Dame, en lui contant mon histoire : j'étois fort embarrassé de savoir comment je les effacerois.





CHAPITRE XII.

LA TABATIERE A CALAIS.

ON ne parle pas sitôt d'un loup, dit-on, que il faut qu'il en soit de même quand on n'y fait seulement que penser ; & il faut apparemment aussi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups

Le bon vieillard de Moine étoit effectivement à quatre pas de nous , lorsque je me rappelois ce qui s'étoit passé entre lui & moi Il avançoit d'un pas timide , dans la crainte , sans doute , de se rendre importun Il approche enfin d'un air libre . . . il avoit sa tabatiere à la main , & il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise. --- Vous goûterez de mon tabac , lui dis-je , en tirant de ma poche une petite tabatiere d'écaille que je mis dans sa main . . . Il est excellent , dit-il.

Hé bien ! lui dis-je , faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatière ... Je vous prie , lorsque vous en prendrez une prise , de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement ... mais qui ne vous vouloit point de mal.

Le pauvre Moine devint rouge comme de l'écarlate ... Mon Dieu , dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre , vous n'avez jamais été brusque à mon égard ...

Oh ! pour cela , dit la Dame , je crois qu'il en est incapable ...

Je rougis à mon tour ... Et quelle en fut la cause ? Je la laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment ...

Pardonnez-moi , Madame , je l'ai traité rudement & sans sujet ...

Cela est impossible , dit-elle ... Oui , s'écria le Moine avec une vivacité qui lui paroissoit étrangere ... ç'a été ma faute & l'indiscrétion de mon zèle ...

La Dame dit que cela ne pouvoit pas être , & je m'unis à elle pour soutenir

qu'il étoit impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce soit.

J'ignorois, avant ce moment, qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce & aussi agréable dans toutes les parties sensibles de notre existence. Nous restâmes dans le silence & nous y restâmes sans éprouver cette peine ridicule que l'on ressent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot ...

Le Moine, pendant cet intervalle, frottoit une tabatière de corne sur la manche de son froc : ... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre, il fit une profonde inclination, & me dit qu'il ne savoit pas si c'étoit la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette contestation

Quoi qu'il en soit, Monsieur, je vous prie de faire un échange de boîtes il me présenta la sienne d'un air gai, baïsa la mienne, la mit dans son sein ... & s'en alla sans rien dire ...

Ah ! ... je conserve sa boîte ... elle vient au secours de ma religion, pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres ... Je la porte toujours sur moi... elle me fait souvenir de la douceur & de la modération de celui qui la possédoit, & je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit essuyé beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tissu de peines & de désagréments ; il les avoit supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans : mais alors, accablé par le chagrin qu'il ressentit des ingrattitudes qu'il essuya, & par les revers qui lui étoient arrivés dans une tendre passion, il abandonna & le monde & le beau sexe, & se retira dans le sanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je sens un poids sur mes esprits, lorsque je songe qu'en repassant par Calais, on me dit que le P. Laurent étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetière, à
deux

deux lieues de la ville je voulois aller visiter son tombeau . . . Assis près de sa tombe . . . tirant de ma poche sa petite boîte de corne . . . & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu sacré . . . toute cette scene frappa tellement mes sens , que je versai un torrent de larmes Quelle foiblesse ! Hé , oui ! . . . je suis aussi foible qu'une femme . . . Je prie cependant mes lecteurs de me plaindre , plutôt que de rire de ma tendresse pour le P. Laurent.





CHAPITRE XIII.

V I C T O I R E.

J E n'avois point encore lâché la main de la Dame ... Il eût même été peu décent , selon moi , de la lâcher sans la baïser , & je m'y hasardai ... O Ciel ! quel étrange effet ! que la Nature a des nuances délicates , pour animer la beauté modeste ! ...

Les deux Voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour , vinrent à passer dans ce moment critique , & s'imaginèrent , pour le moins , que nous étions le mari & la femme. Le voyageur curieux s'approcha , & nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin ... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même.. la Dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dinâmes hier , dit le Voyageur simple. Vous traverserez cette ville, me

dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remerciemens de m'avoir appris qu'Amiens étoit sur la route ... mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre Moine, pour prendre une prise de tabac ... Je les saluai d'un air tranquille, & leur souhaitai un bon passage à Douvres ... Ils nous laisserent seuls ...

Mais, me disois-je à moi-même; quel mal y auroit-il que j'offrisse à cette Dame affligée la moitié de ma chaise? ... Quel grand malheur pourroit-il s'ensuivre? ... Quel malheur? s'écrierent en foule toutes les passions basses qui se réveillèrent en moi ... Ne voyez-vous pas, disoit l'Avarice, que cela vous obligera de prendre un troisième cheval, & qu'il vous en coûtera vingt francs de plus?

Vous ne savez pas qui elle est, disoit la Précaution ... ni les embarras que cette affaire peut vous causer, disoit la Lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorik;

ajoutoit la Discretion, que l'on dira que c'est votre Maîtresse, & que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous, après cela, s'écria l'Hypocrisie, montrer votre visage en public ? ... & vous élever, disoit la Pufillanimité, dans l'Eglise ? ... au delà d'un simple canonicat ? ... ajoutoit l'Orgueil.

Mais répondois-je à tout cela, c'est une honnêteté ... Je n'agis guère que par ma première impulsion, & j'écoute sur-tout fort peu les raisonnemens qui contribuent à endurcir le cœur ... Je me retournai précipitamment vers la Dame ...

Elle n'étoit déjà plus là ... Elle étoit partie, sans que je m'en apperçusse, pendant que cette cause se plaidoit ; & avant que je l'eusse gagnée, elle avoit déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle, pour lui faire ma proposition le mieux qu'il me seroit possible ... mais elle marchoit la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en

terre, & du pas lent & mesuré d'une personne qui pense . . . J'en fus frappé, & je m'arrêtai. Elle se fait apparemment le même procès que je me suis fait, me dis-je. Que le Ciel vienne à son secours ! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter sur ce pas glissant . . . & elle s'avise comme je me suis avisé . . . Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par surprise . . . Je m'en retournai doucement en arrière, & fis deux ou trois tours devant la Porte de la remise.





CHAPITRE XIV.

D É C O U V E R T E.

LA première fois que je l'avois vue ; l'imagination m'avoit prêté ses yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inspire aussi de la confiance , & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables . . . Je me figurai ensuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction . . . & je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette situation me plaisoit . . . elle seroit restée avec moi jusqu'à minuit , que je m'en serois tenu à ce système ; c'est ainsi que je l'aurois toujours considérée.

Mais le moment peut-être de nous séparer , n'étoit pas éloigné , & elle n'avoit pas fait vingt pas , que je desirai de savoir plus de particularités ... L'idée d'une plus grande séparation vint me saisir & m'alarmer . . . il pou-

voit se faire que je ne la reverrois plus ... Le cœur veut épargner autant qu'il peut, & , dans ce malheur , je voulois au moins des traces sur lesquelles mes souhaits pourroient la rejoindre , si je ne la voyois plus moi-même : en un mot , je voulois savoir son nom ... le nom de sa famille , son état ... Je savois l'endroit où elle alloit ... je voulois savoir encore d'où elle venoit. Mais comment parvenir à toutes ces connoissances ? Cent petites délicatesses s'y opposoient. Je formai vingt plans différens ... je ne pouvois pas lui faire de questions directes ... la chose du moins me paroissoit impossible.

Un petit Officier François , de fort bon air , qui venoit en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnoit , me fit voir que ce qui me sembloit si difficile , étoit la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la Dame & moi , au moment qu'elle revenoit à la porte de la remise ... Il m'aborda , & à peine m'avoit-il parlé , qu'il me

pria de lui faire l'honneur de le présenter à la Dame . . . Je n'avois pas été présenté moi-même . . . Il se retourna aussi-tôt , & se présenta sans moi. Vous venez de Paris , apparemment , lui dit-il , Madame ? Non ; mais je vais , dit-elle , prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres ? Elle répondit que non. Ah ! Madame vient de Flandres ? apparemment que vous êtes Flamande ? La Dame répondit oui . . . De Lille , peut-être ? . . . Non . . . Ni d'Arras ? ni de Cambrai ? ni de Gand ? ni de Valenciennes ? ni de Bruxelles ? . . . La Dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh ! oh ! j'ai eu l'honneur d'affister au bombardement de cette ville ; il y faisoit chaud . . . Il faut l'avouer , cette place étoit admirablement bien située pour cela . . . Je m'en souviens ; elle étoit remplie de Noblesse , quand les Impériaux en furent chassés par les François . . . La Dame lui fit une légère inclination de tête . . . Il lui raconta la part qu'il avoit eue au succès de cette

affaire . . . la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom . . . Et Madame, sans doute, a son mari, dit-il, en regardant par-dessus son épaule, & faisant deux pas en arrière? . . . Je vous joins, s'écria-t-il . . . & sans attendre de réponse, il s'en alla, en sautant, rejoindre ses camarades.

Je le considérai avec des yeux attentifs . . . Apparemment, me dis-je, d'un ton de reproche, que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de *la Civilité* qu'on a mises dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrois pas faire autant.





CHAPITRE XV.

UN AUTRE EN PROFITEROIT.

MONSIEUR Dessen s'étoit arrêté à causer à quelque distance, & il arriva avec la clef de la remise à la main, & nous ouvrit les grands battans de son magasin de chaïses.

Le premier objet qui me donna dans l'œil, fut une autre guenille de Désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais qui, depuis, avoit excité en moi une sensation si désagréable ... Il me sembloit qu'il n'y avoit qu'un rustre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une telle machine, & je pensois à-peu-près de même de ceux qui s'en servoient.

J'observai qu'elle causoit autant de répugnance à la Dame qu'à moi M. Dessen s'en apperçut, & il nous

mena vêts deux chaises, qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. Milord B..., dit-il, les avoit achetées pour faire le grand tour ... mais elles n'ont pas été plus loin que Paris ... cela vaut du neuf ... M. Dessein, elles sont trop bonnes ... & je passai à une autre qui étoit derriere, & qui me parut me convenir J'entrai sur le champ en négociation du prix ... Cependant, dis-je, en ouvrant la portiere & en montant dedans, il me semble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux ... Ayez la bonté, Madame, dit M. Dessein, en lui offrant son bras, d'y monter aussi ... La Dame hésita une demi-seconde ... & s'y plaça ... & M. Dessein, à qui un Domestique faisoit signe qu'il vouloit lui parler, ferma par inadvertance, sans doute, la portiere sur nous, & nous laissa.





CHAPITRE XVI.

A V E U.

V O I L A qui est plaisant , dit la Dame en souriant ; c'est la seconde fois que par des hasards fort indifférens on nous laisse ensemble : *cela est comique.*

Il ne manque du moins , pour le rendre tel, lui dis-je , que l'usage *comique* que la galanterie Françoisé voudroit faire de cette aventure Faire l'amour dans le premier moment . . . offrir sa personne au second . . .

C'est-là leur fort , répondit la Dame.

On le suppose , au moins . . . & je ne fais trop comment cela est arrivé . . . mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes . . . Reste à savoir s'ils ont plus d'aptitude à saisir le moment favorable . . . Pour moi , je les crois très

mal-adroits.... & qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon...

Quoi ! vous croiriez qu'ils songent à faire l'amour par sentiment ?

C'est comme si je prétendois qu'on pourroit faire un bel habit avec des morceaux de reste & de toutes couleurs... ou qu'on peut faire réellement l'amour tout d'un coup & à la première rencontre, en disant seulement qu'on le fait... Ils ne font tout au plus que proposer & la chose & eux-mêmes, avec le pour & le contre, à l'examen d'un esprit solide & qui n'est point animé. . .

La Dame m'écoutoit comme si elle s'attendoit à quelque chose de plus...

Considérez donc, Madame, lui dis-je en posant ma main sur la sienne. . .

Que les personnes graves détestent l'amour, à cause du nom.

Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose.

Les hypocrites paroissent l'avoir en

horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de silence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire... Ah! quel homme! qu'il est gauche! Cependa , admirez ma simplicité!... il me semble qu'une suite de petites attentions tranquilles... qui se montreroient de façon à ne pas alarmer, & ne feroient pourtant pas assez vagues pour être méprisées, un tendre regard de tems en tems, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet... il me semble... oui, la Nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela comme elle l'entend...

Hé bien! dit la Dame en rougissant, je crois que vous n'avez point cessé de me faire l'amour, depuis que nous sommes ensemble...



CHAPITRE XVII.

LE MALHEUR ET LE BONHEUR.

LE retour de M. Dessein marqua le malheur. Il ouvrit la portiere , & dit à la Dame , que M. le Comte de L... son frere venoit d'arriver... Je souhaitois certainement tout le bien possible à la belle : mais j'avouerai que cet événement attrista mon cœur ; je ne lui cachai pas la peine qu'il me faisoit... En vérité , Madame , il est fatal à une proposition que j'allois vous faire... Je...

Il est inutile , dit-elle , en m'interrompant & en mettant une de ses mains sur les deux miennes , de m'expliquer votre projet. Il est rare , mon bon Monsieur , qu'un homme ait quelque proposition à faire à une femme , sans qu'elle en ait le pressentiment...

Oui , la Nature , dis-je , l'arme de

ce pressentiment, pour la garantir du piège...

Mais, dit-elle en me fixant, est-ce que j'aurois eu quelque chose à craindre? Je ne puis le croire; &, à vous parler franchement, j'étois déterminée à accepter votre proposition, si vous me l'eussiez faite... Elle se tut un moment... Je suis persuadée, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compassion la chose la plus dangereuse...

Et me disant cela, elle me tendit la main... Je la baisai deux fois; & elle descendit de la chaise, en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité & de douceur.





CHAPITRE XVIII.

LA MANIERE DE VOIR.

ELLE ne m'eut pas sitôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Je sentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai peut-être jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'aménât des chevaux de poste, & je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel ! dis-je en entendant cinq heures sonner, & en faisant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aventures cet instant si court ne pourroit-il pas produire ? Quel sujet pour un homme qui s'intéresse à tout, & ne laisse rien échapper de ce que le tems & le hasard lui présentent continuellement.

Je ne fais si cet ouvrage aura jamais,

quelque utilité ; peut-être qu'un autre réussira mieux : mais qu'importe ? c'est un essai que je fais sur la nature humaine.... il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaisir ; elle anime la circulation de mon sang, dissipe les humeurs sombres , éclaire mon jugement & ma raison : c'est assez... je suis trop payé.

Je plains l'homme qui , voyageant de Dan à Bersheba (1) , peut s'écrier : Tout est triste ! Oui , sans doute , le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente ; mais , me disois-je à moi-même en frottant gaîment mes mains l'une contre l'autre , je serois au milieu d'un désert , que je trouverois de quoi m'affecter... Un doux myrte , un triste cyprès , m'attireroient sous leur feuillage..... je les bénirois de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offriroient.... je gra-

(1) Villes qui étoient situées aux deux extrémités de la Judée.

verois mon nom sur leur écorce ; je leur dirois : vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles dessécher & tomber , & ma joie se mêleroit à la leur , quand le retour de la belle saison les couronneroit d'une riante verdure.

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris , de Paris à Rome , & ainsi de suite : le savant Smelfungus avoit la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre , tous les objets qui se présenterent à ses yeux , lui parurent décolorés & défigurés.... Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique de Panthéon.... il en sortoit... Eh bien ! que dites-vous de ce superbe édifice ? lui dis-je. Moi ? *Ce n'est qu'un vaste Cirque pour un combat de coqs...* Je voudrois , lui dis-je , que vous n'eussiez rien dit de pis de

la Vénus de Médicis. . . . J'avois appris, en passant à Florence, qu'il avoit fort maltraité la Déesse, parce qu'il la regardoit comme la beauté la plus prostituée de pays.

Simelfungus revenoit de ses voyages, & je le rencontrai encore à Turin. . . . Il n'eut que de tristes aventures sur la terre ? sur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entremangent, comme les Anthropophages. . . . il avoit été écorché vif, & plus maltraité que Saint Barthélemy, dans toutes les auberges où il étoit entré.

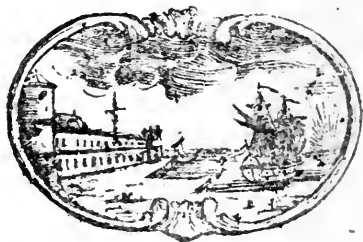
Oh ! je veux le publier dans tout l'Univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre Médecin.

Mundungus, homme dont les richesses étoient immenses, se dit un jour : Allons, faisons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin. . . . & Mundungus, à son

retour, n'avoit pas retenu une seule anecdote agréable... Il ne disoit pas une seule chose qui eût du bon sens & de la liaison. Il avoit parcouru les grandes routes, sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux, s'ils peuvent la trouver ! Mais le Ciel, s'il étoit possible d'y atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui pussent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs.... Les doux esprits, sur les ailes de l'Amour, viendroient se réjouir de leur arrivée ; ils n'entendroient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement & de bonheur... O mes chers Lecteurs ! les ames de Smelfungus, & de Mundungus... je les plains... elles n'ont point apporté de sensibilité... les douces sensations ne les affectent jamais.... Smelfungus, Mundungus ; seroient placés dans la demeure la plus

heureuse du Ciel... les ames de Smel-
fungus & de Mundungus s'y croiroient
malheureuses , & gémiroient pendant
toute l'éternité.





CHAPITRE XIX.

MONTREUIL.

MON porte-manteau étoit tombé une fois de derrière la chaise ; j'avois été obligé de descendre deux fois par la pluie , & je m'étois mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux , pour aider le Postillon à l'attacher... Je ne savois ce qui causoit un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil , & l'Hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un Domestique. A ce mot , je devine que c'est le défaut d'un Domestique qui est cause que mon porte-manteau se dérrange si souvent.

Un Domestique ? dis-je : oui j'en ai bien besoin ; il m'en faut un. Monsieur , dit l'Hôte , c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui seroit charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un au-

tre? Ils sont si généreux! répond l'Hôte. Bon! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sols de plus ce soir... C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage! me disois-je, autres vingt sols à noter. Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un Milord Anglois offrit un écu à la fille... Tant pis pour Mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton étoit fille de l'Hôte; & l'Hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le françois, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas *tant pis* que vous auriez dû dire, Monsieur, c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant pis, quand il n'y a rien.

Oh! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, Monsieur, dit l'Hôte; cela est bien différent.

Ces deux expressions, *tant pis* & *tant mieux*, sont les deux grands pivots de presque toutes les conversations

Françoises.

Françoises , & il est bon d'avertir qu'un Etranger qui va à Paris , feroit bien de s'instruire , avant d'arriver , de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune Marquis , plein de vivacité , demanda à M. Hume , à la table de notre Ambassadeur , s'il étoit M. Hume le Poète : Non , dit M. Hume tranquillement. Tant pis , répond le Marquis.

C'est M. Hume l'Historien , dit un autre. Ah ! tant mieux , dit le Marquis. Et M. Hume , dont le cœur , comme on fait , est excellent , remercia le Marquis pour son tant pis & pour son tant mieux.

L'Hôte , après sa leçon , appela La Fleur ; c'est ainsi que se nommoit le jeune homme qu'il me proposoit. Je ne puis rien dire de ses talens ; Monsieur en jugera mieux que moi : mais pour sa probité , j'en réponds.

Je ne sais quel ton il donna à ce qu'il disoit : mais il me fit faire attention à ce que j'allois faire ; & La Fleur , qui attendoit dehors avec cette impa-

tience qu'ont tous les enfans de la Nature en certaines occasions, fit son entrée.



CHAPITRE XX.

IL FAUT SAVOIR S'ACCOMMODER

DE TOUT.

JE suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, & sur-tout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance ; il m'autorise du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, selon l'humeur qui me domine , & le cas dont il s'agit Je puis ajouter aussi, selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre , son air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai

sur le champ en sa faveur, & je l'arrêtai sans hésiter. La Prudence me chuchota que je ne savois pas ce qu'il savoit faire. Hé bien ! je découvrirai ses talens à mesure que j'en aurai besoin ... D'ailleurs, un François est propre à tout.

Cependant la Curiosité m'aiguillonna ; & quelle fut ma surprise ! le pauvre La Fleur ne savoit que battre du tambour, & jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma foiblesse n'avoit jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse ...

Malgré cela, je résolus de me contenter des talens de La Fleur. Il avoit commencé son entrée dans le monde, par satisfaire le noble desir qui enflamme presque tous ses compatriotes ... Il avoit servi le Roi plusieurs années : mais s'étant apperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvroit pas les portes de la récompense, ni la carrière de la gloire, il s'étoit retiré sur ses terres,

où il vivoit comme il plaisoit à Dieu ...
c'est-à-dire , aux dépens de l'air.

Ainsi, me dit la Sageſſe , vous avez pris un Tambour pour vous ſervir pendant ce voyage ? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris ? dis-je. N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre Nobleſſe, qui voyage avec des *lanodors* de Laquais qu'elle paie , & qui lui laissent à payer de plus le Flûteur , le Harpiniste , la Clarinette , le Diable & tout son train ? ... Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque ... je trouve qu'on n'est pas à plaindre ...

Mais , La Fleur , vous savez ſans doute faire quelque chose de plus ? Oh qu'oui ! ... Il pouvoit faire des guêtres , & jouer un peu du violon. Bravo , dit la Sageſſe ... Moi , lui dis-je , je joue de la basse ainsi nous pourrons concerter ...

Mais vous savez raser ? Vous accommodez un peu une perruque ?

J'ai les meilleures dispositions

C'en est assez pour le Ciel, lui dis-je en l'interrompant, & cela doit me suffire

On servit le soupé Je me mis à table. J'avois d'un côté de ma chaise un épagneul Anglois, un Domestique François de l'autre : j'étois aussi gai qu'on peut l'être . . . J'étois content de mon empire . . . Et si les Monarques savoient borner leurs desirs, ils seroient aussi heureux que je l'étois.



CHAPITRE XXI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, & il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise un peu mes Lecteurs sur son compte ; & pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéresser en sa faveur ? Je n'ai jamais eu de raison de

me repentir d'avoir suivi les impulsions qui m'avoient déterminé à le prendre : jamais Philosophe n'a eu de Domestique plus fidele , plus attaché , plus véridique. Ses talens de battre du tambour & de faire des guêtres , bons en eux-mêmes , ne m'étoient pas , à la vérité , d'une grande utilité ; mais j'en étois bien récompensé par la gaiété perpétuelle de son humeur Elle suppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas ; elle auroit même , dans mon esprit , effacé ses défauts. Sa figure m'étoit une ressource ; j'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras , une espece de fil qui me faisoit sortir des difficultés que je rencontrois J'allois dire aussi des siennes ; mais il sembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim , la soif , le froid , le chaud , les veilles , la fatigue ne faisoient pas la moindre impression sur sa physionomie ; il étoit éternellement le même. Je ne sais si je suis Philosophe : Satan , qui se

mêle de tout , veut me le persuader ; mais si je le suis , je l'avoue , je me suis trouvé bien des fois humilié , en réfléchissant aux obligations que j'avois au caractère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime ? ... Avec tout cela La Fleur étoit un peu fat ; mais c'étoit plutôt un mouvement de la Nature , que l'effet de l'art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris , que cette fatuité disparut ... Je voulois apprendre tout cela à mes Lecteurs ; la chose valoit bien un Chapitre.



CHAPITRE . XXII.

CE QUI REND VERTUEUX.

J'INSTALLAI, le lendemain matin, La Fleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises & de

ma culotte de soie noire , & je lui donnai la clef de mon porte-manteau. Je lui dis de le bien attacher derriere la chaise , de faire atteler les chevaux , & d'avertir l'Hôte de m'apporter son compte.

Ce garçon est heureux , dit l'Hôte ; en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouroient La Fleur & lui souhaitoient affectueusement un bon voyage : voilà sa fortune faite. J'observois cette petite scene. La Fleur baisoit les mains des filles ; ses yeux se mouillèrent , il les essuya trois fois , & trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime , me dit l'Hôte : on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil ; il n'a qu'un seul défaut , c'est d'être toujours amoureux... Bon ! dis-je en moi-même ; cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller , & je faisois moins en disant cela , l'éloge de La Fleur , que le mien. J'ai toute

ma vie été amoureux d'une Princesse ou de quelque autre , & je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étois destiné à faire une action basse , c'est qu'auparavant j'aurois cessé d'aimer , & que je ne la ferois que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interregnes , & je me suis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce tems : il étoit si endurci , qu'il falloit que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable , en lui donnant seulement six sous. Je me hâtois alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvois ranimé par la tendre passion , étoit le moment où je redevenois généreux & compatissant. J'aurois tout fait , ou pour obliger mes frères , ou par complaisance pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettrois qu'une condition ; c'est qu'il n'y auroit point eu de crime.... Mais que fais-je en disant tout ceci ? qu'on

ne s'y trompe pas; ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.



CHAPITRE XXIII.

FRAGMENT.

DE toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdere étoit la plus abandonnée à la débauche; elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'est en vain que Démocrite, qui y faisoit son séjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la risée pour l'en tirer; il n'y pouvoit réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnoient: on n'osoit sortir le jour; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point, lorsqu'on représenta l'Andromede d'Euripide à Abdere; tous les spectateurs

en furent charmés : mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres sensations de la Nature, qu'Euripide avoit peintes dans le discours pathétique de Persée :

O Cupidon ! Roi des Dieux & des Hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en vers Iambiques ; ce discours de Persée faisoit le sujet de toutes les conversations.... On ne faisoit que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O Cupidon ! Roi des Dieux & des Hommes.)

Tout retentissoit du nom de Cupidon ; le nom de ce Dieu mis en refrain flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés, que Cupidon ; Cupidon, Roi des Dieux & des hommes... Le même feu faisoit tout le monde ; & toute la ville, comme si ses habitans n'avoient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les Apothicaires d'Abdere cesserent de vendre de l'ellébore ; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instrumens de mort ; l'amitié , la vertu , regnerent par-tout ; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnerent publiquement le baiser de paix... Le siecle d'or revint & répandit ses bienfaits sur Abdere. Les Abdéritains jouoient des airs tendres sur le chalumeau ; le beau sexe quittoit les robes de pourpre , & s'asseyoit modestement sur le gazon , pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avoit , dit le Fragment , que la puissance d'un Dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre & jusques dans le fond des eaux , qui pût opérer ce prodige.





CHAPITRE XXIV.

PLAISIR RAREMENT GOUTÉ.

QUAND tout est prêt & qu'on a discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigrissant votre humeur, une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise. C'est avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire : ils vous entourent Et que personne ne les rebute ! Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté ; il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur distribuer ; & c'est un conseil que je donne à tous les Voyageurs . . . Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité : ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi ;

parce qu'il y a peu de mes connoissances qui aient moins à donner ; mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faisois en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! disois-je en les montrant au bout de mes doigts , je n'ai que huit sous , & je voyois huit pauvres femmes & autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes , sans chemise , & dont l'habit tomboit en lambeaux , se trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira aussi-tôt en faisant la révérence. Si tout le Parterre crioit d'une voix , Place aux Dames , il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons avez-vous ordonné que la mendicité & la politesse seroient réunis dans ce pays , quand elles sont si opposées dans les autres régions ?

Je lui offris un de mes huit sous , uniquement parce qu'il avoit été honnête.

Un pauvre petit homme , plein de vivacité , & qui étoit vis-à-vis de moi , après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau , tira sa tabatiere de sa poche , & offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée... C'étoit un don de conséquence , & chacun le refusa en faisant une inclination... Il les sollicita avec un air de franchise : Prenez , prenez-en , dit-il en regardant d'un autre côté... & à la fin ils en prirent. Ce seroit dommage , me dis-je , que ta boîte se vidât. J'y mis deux sous , & j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable... Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première... C'étoit lui faire honneur ; l'autre , au contraire , étoit humiliante : il me salua jusqu'à terre

Tenez , dis-je à un vieux soldat qui n'avoit qu'une main & sembloit avoir vieilli dans le service , voilà deux sous pour vous... Vive le Roi ! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restoit plus que trois sous ; j'en donnai un pour l'amour de Dieu : c'est à ce titre qu'on me le demandoit. La pauvre femme avoit la cuisse disloquée : on ne peut pas soupçonner que ce fut pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable Monsieur !..... On ne peut pas renvoyer celui-là, me disois-je, Milord Anglois !... Le seul son de mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes sous... Mais dans l'empressement où j'avois été de les distribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit personne pour faire la quête, & qui peut-être auroit péri avant d'oser demander lui-même. Il étoit près de la chaise, mais hors du cercle ; il essuyoit une larme qui découloit le long de son visage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu ! me disois je, & je n'ai pas un sou pour lui donner !... Vous en avez mille, s'écrierent à la fois toutes les puissances de la nature, qui étoient en mouvement

chez moi. Je m'approchai de lui, & je lui donnai... il n'importe quoi... Je rougirois à présent de me souvenir combien ... J'étois honteux alors de penser combien peu... Si le Lecteur devine ma disposition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvois rien donner aux autres... Que Dieu vous bénisse, leur dis-je; & le bon Dieu vous bénisse vous-même, s'écrierent le vieux soldat, le petit homme, &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire... il se retira dans un coin, pour essuyer ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.





CHAPITRE XXV.

LE BIDET.

Ces petites affaires ne furent pas si tôt ajustées que je montai dans ma chaise , très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil ... La Fleur , avec ses grosses bottes , sauta sur un bidet Il s'y tenoit aussi droit & aussi heureux qu'un Prince .

Mais qu'est-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette scène factice de la vie ? Rien n'y est stable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue , qu'un âne mort arrêta tout court La Fleur dans sa course Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre La Fleur & lui s'échauffa , & le pauvre garçon fut désarçonné & jeté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du François qui auroit été le

meilleur chrétien , & ne dit pas autre chose que *Diable!* il remonta à cheval sur le champ , & battit le bidet comme il auroit pu battre son tambour.

Le bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre , tantôt par-ci , tantôt par-là ; mais il ne vouloit pas approcher de l'âne mort. La Fleur , pour le corriger , insistoit & le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'a votre Bidet , lui dis-je , La Fleur ? Monsieur , c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien ! s'il est obstiné , repris-je , il faut le laisser aller à sa fantaisie. La Fleur , qui étoit remonté , descendit , & dans l'idée qu'il feroit aller le bidet en avant , il lui donna un grand coup de fouet ; mais le bidet s'en retourna en galopant à Montreuil. Peste ! dit La Fleur.

Je crois qu'il est bon de remarquer ici , que quoique La Fleur , dans ces accidens , ne se fût servi que de deux termes d'exclamation , il y en a cependant trois dans la langue françoise. Ils

répondent à ce que les Grammairiens appellent le positif, le comparatif, & le superlatif; & l'on se sert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, & lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme *La Fleur*, que l'on soit désarçonné & jeté par terre, ces petites circonstances & tant d'autres s'expriment par *Diable*; & c'est pour cette raison que le cocuage, qui, en certain pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne se plaint en France que par cette expression ...

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant *La Fleur* étendu par terre dans ses grosses bottes, alors vient le second degré; on se sert de *Peste*!

Pour le troisieme...

Oh ! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion , quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir...

Puissance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur , accorde-moi des termes décens pour exprimer ce superlatif, & , quel que soit mon sort , je céderai à la Nature !...

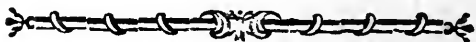
Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue françoise... Je pris mon parti , je formai la résolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & sans faire d'exclamation.

La Fleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer , si l'on veut , dès qu'il ne le vit plus , de quelle expression il fit usage pour conclure la scene.

Il n'y avoit guere de moyens , avec

des bottes-fortes aux jambes , de rattrapper un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative ; c'étoit de faire monter La Fleur derriere la chaise , ou de l'y faire entrer . . .

Il vint s'asseoir à côté de moi , & dans une demi-heure nous arrivâmes à la poste de Nampont.



CHAPITRE XXVI.

L'ÂNE MORT.

VOICI, dit-il, en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain , voici ce que tu aurois partagé avec moi si tu avois vécu . . . Je croyois que cet homme apostrophoit son enfant . . . Mais c'étoit à son âne qu'il adressoit la parole , & c'étoit le même âne que nous avions vu en chemin , & qui avoit été si fatal à La Fleur . . . Il paroissoit le regretter si vivement , qu'il me fit souvenir des

plaintes que Sancho Pança avoit faites dans une occasion semblable. Mais cet homme se plaignoit avec des touches plus conformes à la nature.

Il étoit assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau & la bride de l'âne étoient à côté de lui : il les levoit de tems en tems , & les laissoit ensuite tomber... puis les regardoit fréquemment en levant la tête... Il reprit ensuite sa croûte de pain , comme s'il alloit la manger... Mais après l'avoir tenue quelque tems à la main , il la posa sur le mors de la bride en regardant avec des yeux de desir l'arrangement qu'il venoit de faire , & il soupira.

La simplicité de sa douleur rassembla une foule de monde autour de lui ; & La Fleur s'y méla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi , j'étois resté dans la chaise , & je voyois & j'entendois par-dessus la tête des autres.

Il disoit qu'il venoit d'Espagne , où il étoit allé du fond de la Franconie ,

& qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de savoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Hélas ! dit-il , le ciel m'avoit donné trois fils : c'étoient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune étoit frappé de la même maladie ; je craignis aussi de le perdre ; & je fis vœu , s'il en revenoit , d'aller par reconnaissance en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Là , il s'arrêta pour payer un tribut à la Nature... & pleura amèrement.

Il continua... Le ciel, dit-il , me fit la faveur d'accepter la condition , & je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage ; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... enfin , il a été mon compagnon & mon ami.

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de

de l'argent... Il dit qu'il n'en avoit pas besoin. Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette , c'est sa perte... J'étois assuré qu'il m'aimoit... Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étoient perdus & avoient été séparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce tems , l'âne l'avoit cherché autant qu'il avoit cherché l'âne ; à peine purent-ils manger l'un & l'autre , qu'ils ne se fussent retrouvés.

Vous avez au moins une consolation, lui dis-je , dans votre perte ; c'est que je suis persuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas ! dit-il , je le croyois ainsi pendant que le pauvre animal vivoit ; mais à présent qu'il est mort , je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé , & que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie..

Quelle honte pour les hommes ! me dis-je en moi-même : se croient-ils indignes de s'entre-aimer au moins

autant que ce pauvre homme aimoit son âne ?



CHAPITRE XXVII.

LE POSTILLON.

CETTE histoire m'affecta. Le Postillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon ame aspirait après des mouvemens tranquilles... J'aurois souhaité que le Postillon eût parti moins vite; mais au moment que le bon Pèlerin achevoit son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si le Dieu qui pouffoit ceux d'Hippolyte, eût été à leurs trousses.

Pour l'amour de Dieu ! lui criois-je ,
allez plus doucement ; mais plus je
criois , plus il excitoit ses chevaux. Que
le Diable t'emporte donc ! lui dis-je.
Vous verrez qu'il continuera d'aller
vîte jusqu'à ce qu'il me mette en co-
lere ensuite il ira doucement pour
me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une
hauteur , & fut obligé d'aller pas-à-pas.
Je m'étois fâché contre lui . . . je m'étois
fâché ensuite contre moi-même pour
m'être mis en colere . . . Un bon galop ,
dans ce moment m'auroit fait du bien ...
Mais . . .

Allons un peu plus vîte , mon bon
garçon , lui dis-je) . . .

Je voulois me rappeler l'histoire du
pauvre Allemand & de son âne ; mais
j'en avois perdu le fil , & il me fut aussi
impossible de le retrouver , qu'au Pos-
tillon d'aller le trot.

Hé bien ! que tout aille à l'aven-
ture. Je me sens disposé à faire de
mon mieux , & tout va de travers.

La nature , dans ses trésors , a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis , & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh ! oh ! dis-je en me frottant les yeux ... c'est ici que ma belle Dame doit venir.



CHAPITRE XXVIII.

● É S O L U T I O N .

J'EUS à peine prononcé ces mots , que le Comte de L ... & sa sœur passèrent dans leur chaise de poste. Elle me fit un salut de connoissance , mais avec un air qui sembloit signifier qu'elle avoit quelque chose à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de souper , que le Domestique de son frere m'apporta un billet de sa part. Elle me prioit , le premier matin que

Je n'aurois rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyoit à Madame de R... Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter son histoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire... mais que si jamais je passois par Bruxelles, & que je n'eusse pas oublié le nom de Madame L... elle auroit cette satisfaction.

Ah ! j'irai vous voir, charmante femme, dis-je en moi-même, rien ne me sera plus facile. Je n'aurai qu'à, en revenant d'Italie, traverser l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coûtera-t-il de plus d'aller en Brabant ? à peine y a-t-il dix postes ; mais il y en auroit mille... je les franchirois toutes. Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidens d'une triste histoire que la beauté, qui en est le sujet, raconte elle-même !... Quelle félicité de la voir pleurer ! c'en seroit une plus grande encore de tarir la source de ses larmes ; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce

pas toujours une sensation exquise d'effluer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant toute la nuit & dans le silence ?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette pensée. J'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme éteinte dans un accès de jalousie, s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Lifette, & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose ? Je lui avois juré une fidélité éternelle : elle avoit des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'étoit diminuer ses droits... Les exposer, c'étoit les risquer... Et qui pouvoit m'assurer qu'il n'y auroit point de perte ? Et alors, Yorik, qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux ?... N'est-il pas irréprochable ?...

Non, non, dis-je en m'interrompant moi-même, je n'irai jamais à Bruxelles Mais mon imagination, cependant, continue à se promener Enchanteresse ! ... ah ! cesse de m'offrir tes illusions ... Elles sont heureusement dissipées. Je ne vois plus que ma Lisette. Je me rappelle ses regards au dernier moment de notre séparation : dans ce moment où l'ame, à force de sentir, ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et n'est-ce pas-là ton portrait, ma chère Lisette ? N'est-ce pas toi qui me l'as attaché au cou avec ce ruban noir ? Je rougis en le fixant ... Je voulus le baisser ... & je n'osai en approcher mes lèvres. Cette tendre fleur doit-elle se flétrir jusque dans la racine ? Et qui en feroit cause ? N'est-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon sein feroit son abri ?

Source éternelle de félicité ! m'écriai-je en tombant à genoux, soyez témoin avec tous les Esprits célestes,

que je n'irai point à Bruxelles , à moins qu'il ne fallût passer par-là pour gagner le Ciel , & que Lisette n'y vînt avec moi.

Le cœur , dans des transports de cette nature , dit toujours trop malgré le jugement.



CHAPITRE XXIX.

LA LETTRE.

LA Fortune n'avoit pas favorisé La Fleur ; il n'avoit pas été heureux dans ses faits de chevalerie , & depuis vingt-quatre heures , à peu près , qu'il étoit à mon service , rien ne s'étoit offert pour qu'il pût signaler son zele. Le Domestique du Comte de L ... , qui m'avoit apporté la lettre , lui parut une occasion propice , & il la saisit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par ses attentions , il le prit dans un

cabinet de l'Auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le Domestique du Comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'Hôtel. L'humeur gaie & douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de montrer les talens qu'il possédoit, & en moins de cinq ou six minutes il prit son frère, & la Femme de chambre, le Maître d'Hôtel, le Cuisinier, la Laveuse de vaisselle, les Laquais, les chiens, les chats, tout, jusqu'à un vieux singe, se mit aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avoit été si gaie.

Madame de L., . . . , en passant de l'appartement de son frère dans le sien, surprise des ris & du bruit qu'elle entendoit, sonna sa Femme de chambre pour en savoir la cause; & dès qu'elle fut que c'étoit le Domestique du Gentilhomme Anglois, qui avoit répandu la gaieté dans la

maison en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant les escaliers, s'étoit chargé de mille complimens de la part de son Maître pour Madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de Madame; que son Maître feroit au désespoir si Madame se trouvoit incommodée par les fatigues du voyage, & que Monsieur avoit reçu la lettre que Madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire Et sans doute, il m'a fait l'honneur, dit Madame en interrompant La Fleur, de me répondre par un billet ? . . .

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit sûre du fait, que La Fleur n'osa la détromper Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse, peut-être eut-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un Maître qui manquoit d'égards pour les Dames; & lorsqu'elle lui demanda s'il avoit une lettre pour elle : Oh ! qu'oui, dit-il,

Madame. Il mit aussi-tôt son chapeau par terre , & saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche , il commença à chercher la lettre avec son autre main ... Il fit la même recherche dans sa poche gauche : Diable ! disoit-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste , & même de son gousset : Peste ! ... Enfin il les vida toutes sur le plancher , où il étala un col sale , un mouchoir , un peigne , une meche de fouet , un bonnet de nuit Il regarda entre les bords de son chapeau , & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troisième exclamation : mais son étourderie en prit la place. Excusez , dit-il , Madame , il faut que j'aye laissé la lettre sur la table de l'Auberge. Je vais courir la chercher , & je serai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table quand La Fleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire , & il ajouta que si

Monfieur avoit par hafard oublié de répondre à la lettre de Madame , il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire . . . finon que les chofes refteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non ; mes cheveux ne fe font pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un Démon même n'auroit pas pu fe facher contre La Fleur. C'étoit fon zele pour moi qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris ? me jetoit-il dans un embarras ? . . . Son cœur n'avoit pas fait de faute Je ne crois pas que je fuſſe obligé d'écrire La Fleur avoit cependant l'air d'être fi fatisfait de lui-même , que

Cela eſt fort bien , lui dis-je , cela ſuffit . . . Il fortit de la chambre avec la vîteſſe d'un éclair , & m'apporta prefque auffi-tôt une plume , de l'encre & du papier . . . Il approcha la table d'un

air si gai , si content , que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire ? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

La Fleur , qui s'imaginait que l'encre étoit trop épaisse , m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre & de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisoit rien. J'écrivois , j'effaçois , je déchirois , je brûlois , & je me remettois à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi ! me disois-je à moi-même à voix basse... Je ne peux pas écrire cette lettre... Je jetai de désespoir la plume à terre.

La Fleur , qui vit mon embarras , s'avança d'une manière respectueuse , & en me faisant mille excuses de la liberté qu'il alloit prendre , il me dit qu'il avoit dans sa poche une lettre qui pourroit peut-être me servir de modèle. Un Tambour de son régiment l'avoit écrite à la femme d'un Caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-la, lui dis-je.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille rempli de lettres & de billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir repassées à deux reprises différentes, il s'écria : Enfin, Monsieur, c'est celle-ci. Il la déploya, la mit devant moi, & se retira à trois pas de la table, pendant que je la lisois.



LETTRE (I).

MADAME,

Je suis pénétré de la douleur la plus vive, & réduit en même tems au désespoir, par ce retour imprévu du Caporal

(I) Cette lettre est en françois dans l'original.

qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

Mais vive la joie ! & toute la mienne sera de penser à vous.

L'amour n'est rien sans sentiment.

Et le sentiment est encore moins sans amour.

On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

On dit aussi que M. le Caporal monte la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

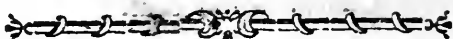
En attendant , vive l'amour ! & vive la bagatelle !

Je suis ,

M A D A M E

Avec tous les sentimens
les plus respectueux &
les plus tendres , tout à
vous. JACQUES ROC.

Il n'y avoit qu'à changer le Capo ra en Comte ... ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre , au surplus, n'étoit ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre La Fleur , qui trembloit pour ma réputation, pour la sienne, & pour sa lettre, j'habillai ce chef d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avois écrit. La Fleur le porta à Madame de L ..., & nous partîmes le lendemain matin pour Paris.



CHAPITRE XXX.

P A R I S.

L'AGRÉABLE ville, quand on a un bel équipage, une douzaine de Laquais & une couple de Cuisiniers ! avec quelle liberté, quelle aisance on y vit !

Mais un pauvre Prince, sans caverie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner

le champ de bataille & de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étois figuré... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs, qui couroient après le plaisir; les vieillards, avec des lances rompues & des casques qui n'avoient plus leurs masques; les jeunes, chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, & joûtant tous en faveur du plaisir, comme les preux Chevaliers faisoient autrefois dans les Tournois, pour acquérir de la gloire & de l'estime.

Hélas! mon pauvre Yorik, m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé, que ce fracas brillant te jette dans le rang des atômes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac, où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni

entendu de carrosse rouler . . . C'est là où tu peux passer ton tems. Peut-être y trouveras-tu quelque grisette qui te le fera paroître moins long. Voilà les especes de cotteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt , m'écriai-je en tirant de mon porte-feuille la lettre que Madame de L . . . m'avoit chargé de remettre. J'irai voir Madame de R . . . , & c'est la premiere chose que je ferai . . . La Fleur ? . . . Monsieur. Faites venir un Perruquier . . . Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit.



CHAPITRE XXXI.

LA PERRUQUE.

LE Perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque , & refuse net d'y toucher. C'étoit une chose au-dessus

ou au-dessous de son art. Mais, comment donc faire ? lui dis-je... Monsieur, il en faut prendre une de ma façon. J'en ai de toutes faites... Voyons. Il sortit & rentra presque aussi-tôt avec cinq ou six perruques.

Celle-ci vous va à merveille... Oui ? Hé bien ! soit... Mais je crains, mon ami, lui dis-je, que cette boucle ne se soutienne pas.... Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendrait.

Tout est grand à Paris, me disois-je. La plus grande étendue des idées d'un Perruquier Anglois n'auroit jamais été plus loin qu'à lui faire dire : Trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence ! C'est comme le tems à l'éternité.

Je l'avouerai, je déteste toutes les conceptions froides & phlegmatiques, & toutes les idées minces & bornées dont elles naissent ; je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la Nature, que, si je le pouvois, je n'aurois jamais d'objets de comparaison.

que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du sublime François, à cet égard, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit, sans doute, l'esprit d'une idée vaste; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parloit le Perruquier. Ainsi le Perruquier ne me disoit rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure vis-à-vis de la mer; mais il a l'avantage d'être sous la main, & l'on peut y tremper la boucle en un instant....

Difons le vrai. L'expression françoise exprime plus qu'on ne peut faire. C'est du moins ce que je pense, après y avoir bien réfléchi.

Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres & beaucoup plus distinctives des caractères

nationaux , que les affaires les plus importantes de l'État , où il n'y a ordinairement que les grands qui agissent. Ils se ressemblent & parlent à peu près de même dans toutes les Nations , & je ne donnerois pas douze sous de plus pour avoir le choix entre eux tous.

Le Perruquier me disoit qu'il vouloit que ma perruque fit sa réputation ; & il resta si long-tems à l'accommoder , que je trouvai qu'il étoit trop tard pour aller chez Madame R... porter ma lettre... Cependant , quand un homme est une fois habillé pour sortir , il ne peut guere faire de réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modene , où j'étois logé , & je sortis sans savoir où j'irois... J'y songerai , dis-je , en marchant.





CHAPITRE XXXII.

LE POULES.

LES petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuse & plus supportable. Les grâces, la beauté, disposent à l'amour; elles ouvrent la porte, & on y entre insensiblement.

Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra-Comique*. Très-volontiers, Monsieur; dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avois jeté les yeux dans cinq ou six boutiques, pour chercher une figure qui ne se renfrogeroit pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut, & j'entrai.

Elle étoit assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique en face de la porte, & brodoit des manchettes.

Très-volontiers, dit-elle, & elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avois dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurois dit : cette femme est reconnoissante.

Il faut tourner, Monsieur, dit-elle en venant avec moi à la porte, & en me montrant la rue qu'il falloit prendre, il faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... il y a deux rues ; c'est la seconde... Vous la suivrez un peu, & vous verrez une église ; quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf qu'il faudra passer... Vous ne trouverez personne alors qui ne se fasse un plaisir de vous montrer le reste du chemin...

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit ; & si des tons & des manières ont une signification (& ils en ont une sans doute ; à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles), elle sembloit s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme , qui n'étoit guere au dessus de l'ordre des grisettes , étoit charmante : mais je suppose que ce ne fut pas sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souviens bien , c'est que je la fixai en lui disant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remerciemens autant de fois qu'elle m'avoit instruit.

Je n'étois pas à dix pas de sa porte , que j'avois oublié tout ce qu'elle m'avoit dit... Je regardai derriere moi , & je la vis qui étoit encore sur sa boutique , pour observer si je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié , lui dis-je. Est-il possible ? dit-elle en souriant. Cela est très-possible , & cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit , qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disois étoit vrai , & elle le prit comme toutes les femmes prennent

nent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

Attendez, me dit-elle, en mettant sa main sur mon bras pour me retenir ; je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet : si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, & il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. Elle cria à son garçon, qui étoit dans l'arrière-boutique, de se dépêcher, & j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avoit mises, les manchettes qu'elle brodoit ; elle s'assit sur une chaise basse, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc, François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, Monsieur, il sera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choses agréables pour toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel ; mais quand les actions de ce genre

se multiplient , c'est l'effet du caractère & du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités , je suis sûr , ajoutai-je en lui soulevant le poignet , qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre... Tâtez-le , dit-elle en tendant le bras ; & aussi-tôt je saisis ses doigts d'une main , & j'appliquai sur l'artere les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne passiez-vous en ce moment , mon cher ami ! Vous m'auriez vu en habit noir , & dans une attitude grave , aussi attentivement occupé à compter les battemens de son pouls , que si j'eusse guetté le retour du flux & du reflux de la fièvre. Vous auriez ri , mais peut-être aussi m'auriez-vous moralisé... Hé bien ! je vous aurois laissé rire sans m'inquiéter de vos sermons... Croyez-moi , mon cher Censeur , il y a de bien plus mauvaises occupations dans le monde que celle de tâter le

pouls d'une femme . . . Oui.. mais d'une grifette? . . . & dans une boutique toute ouverte ? . . .

Eh ! tant mieux. Quand mes vues sont honnêtes , je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.



CHAPITRE XXXIII.

LE MARI.

J'AVOIS compté vingt battemens de pouls , & je voulois aller jusqu'à quarante , quand son mari parut à l'improviste , & déranger mon calcul. C'est mon mari , dit-elle , & cela ne fait rien. Je commençai donc à compter. Monsieur est si complaisant , ajouta-t-elle , qu'en passant près de chez nous , il est venu pour me tâter le pouls. Le mari ôta son chapeau , me salua , & me dit que je lui faisois trop d'honneur. Il remit aussi-tôt son chapeau , & s'en alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même , est-il possible que ce soit-là son mari ?

Une foule de gens savent sans doute ce qui pouvoit m'autoriser à faire cette exclamation , & ils vont se fâcher de ce que je vais l'expliquer à d'autres . . .
A la bonne heure.

Un Marchand de Londres ne semble être avec sa femme qu'un tout , un individu dont une partie brille par les perfections de l'esprit & du corps , & l'autre en possède aussi qui ne sont pas moins utiles. Ils unissent tout cela , vont de pair & quadrent l'un avec l'autre , autant qu'il est possible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'est pas ainsi que vont les choses à Paris. La puissance législative & exécutrice de la boutique n'appartient point au mari , c'est l'empire de la femme ; & le mari , qui n'y paroît qu'en étranger , y paroît rarement. Il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure , tout

seul, dans son bonnet de nuit. Fils rustique de la nature, il reste au milieu des hommes, tel que la nature l'a formé. Les femmes, par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont & viennent, sont comme ces cailloux de toutes sortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudesse, & prennent quelquefois le poli d'un diamant... Ce pays n'a rien de salique que la Monarchie. On y a cédé tout le reste aux femmes.

Comment trouvez-vous, Monsieur, le battement de mon poulx ? dit-elle. Il est aussi doux, lui dis-je en la fixant tranquillement, que je me l'étois imaginé... Elle alloit me répondre ; mais François, en entrant, dit que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter ?... A propos, dis-je, j'en voudrois avoir quelques paires.





CHAPITRE XXXIV.

LES GANTS.

LA belle Marchande se leve, passe derrière son comptoir, aveint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étoient tous trop larges ; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main , cela ne les appétissoit pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paroissoit pas si grande que les autres. . . Elle en ouvrit un, & ma main y glissa tout d'un coup . . . Cela ne me convient pas , dis-je en remuant un peu la tête. Non , dit-elle en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés , qui , par le mélange des différentes sensations que donnent les humeurs , le bon sens , la gravité , la sottise , & toutes les autres affections de l'âme , expliquent plus subtilement ce qu'on a

à dire , que tous les langages variés de la Tour de Babel ne pourroient l'exprimer... Ils se communiquent & se faisoient avec une telle promptitude , qu'on ne fait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux... Pour moi , je laisse à Messieurs les Dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes... Il me suffit de répéter que les gants ne convenoient pas... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras , en nous appuyant sur le comptoir. Il étoit si étroit , qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardoit quelquefois les gants , ensuite la fenêtre , puis les gants... & jetoit de tems en tems les yeux sur moi... Elle ne disoit mot , & je n'étois pas disposé à rompre le silence.... Je suivois en tout son exemple. Mes yeux se portoient tour à tour sur elle , & sur la fenêtre & sur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imitations. Elle avoit des yeux noirs , vifs , qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupières de soie , & ils étoient si perçans , qu'ils pénétroient jusqu'à mon cœur... Cela peut paroître étrange... mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles... Ah ! Lifette ! Lifette !

N'importe , dis-je en prenant sur le champ ma résolution..... je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne mes les surfit pas d'un fou , & je fus sensible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus , & j'étois embarrassé de pouvoir le lui dire... Croyez-vous , Monsieur , me dit-elle en devinant mon embarras , que je {voudrois demander seulement un fou de trop à un Etranger... & sur-tout à un Etranger dont la politesse , plus que le besoin des gants , l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas , & à se fier à

moi ? est-ce que vous m'en auriez cru capable ? ... Moi , non , je vous assure. Mais vous l'auriez fait , que je vous l'aurois pardonné de tout mon cœur ... Je payai ; & en la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage , je la quittai , & le garçon , avec son paquet , me suivit.



CHAPITRE XXXV.

LA TRADUCTION.

ON me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil Officier. J'aime les militaires dont les mœurs sont adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui sont méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-tems ; mais je me fais un plaisir de le nommer : c'étoit le Capitaine Shandy , le plus cher de tous mes amis. Je ne puis

penfer à la douceur & à l'humanité de ce brave homme, fans verfer des larmes, & j'aime, à caufe de lui, tout le corps des vétérans. J'emjambai fur le champ les deux bancs qui étoient derrière moi, pour me placer à côté de l'Officier qui étoit dans la loge.

Il lifoit attentivement une petite brochure, qui étoit probablement une des Pièces qu'on alloit jouer. Je fus à peine affis, qu'il ôta fes lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, & mit le livre & l'étui dans fa poche. Je me levai à demi pour le faluer.

Qu'on traduife ceci dans tous les langages du Monde : en voici le fens.

» Voilà un pauvre étranger qui entre
» dans la loge . . . Il a l'air de ne con-
» noître perfonne, & il demeureroit
» fept ans à Paris qu'il n'y connoîtroit
» qui que ce foit, fi tous ceux dont il
» approcheroit tenoient leurs lunettes
» fur le nez . . . C'est lui fermer la porte
» de la converfation : ce feroit le traiter
» pire qu'un Allemand, »

Le vieil Officier auroit pu dire tout cela à haute voix , & je ne l'aurois pas mieux entendu... Je lui aurois , à mon tour , traduit en françois le salut que je lui avois fait ; je lui aurois dit » que j'étois très-sensible à son attention , & que je lui en rendois mille » graces. »

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité , que de se rendre habile dans cette maniere abrégée de se faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les gestes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en suis fait une telle habitude , que je n'exerce presque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres , que je ne traduise tout du long du chemin , & je me suis souvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter , quoiqu'on n'y eût pas dit quatre mots , vingt conversations différentes , ou les écrire , sans risquer de dire quelque chose qui n'auroit pas été vrai.

Un soir que j'allois au Concert, comme je me présentois à la porte pour entrer, La Marquise de F... sortoit de la salle avec une espece de précipitation, & elle étoit presque sur moi, que je ne l'avois pas vue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même & du même côté, & nos têtes se touchèrent... Elle alla aussi-tôt de l'autre côté, & un mouvement involontaire m'y porta, & je m'opposai encore innocemment à son passage.... Cela se répéta encore malgré nous, jusqu'au point de nous faire rougir... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement ; je me tins tranquille, & la Marquise passa sans difficulté. Je sentis aussi-tôt ma faute, & il n'étoit pas possible que j'entraffé sans la réparer autant qu'il me seroit possible. Pour cela, je suivis la Marquise des yeux jusqu'au bout du passage. Elle tourna deux fois les siens vers moi, & sembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit

faire place à quelque autre qui voudroit passer... Non, non, dis-je; c'est-là une mauvaise traduction. Elle a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, & l'espace qu'elle laisse n'est que pour me donner la facilité de lui en faire... Je cours donc à elle, & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois causé, en lui disant que mon intention étoit de lui faire place... Elle dit qu'elle avoit eu le même dessein à mon égard... & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'escalier, & ne voyant point d'Ecuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture... Nous descendîmes l'escalier en nous arrêtant presque à chaque marche, pour parler du Concert qu'on alloit donner, & de notre aventure. Elle étoit déjà dans son carrosse, que nous en parlions encore. J'ai fait fix efforts différens, lui dis-je, pour vous laisser passer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer... Je voudrois

bien , lui dis-je , que vous en fîssiez un septieme ... Très-volontiers , dit-elle en me faisant place ... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités ... Je montai dans la voiture , & je l'accompagnai chez elle ... Que devint le Concert ? ceux qui y étoient le savent mieux que moi. Je ne veux qu'ajouter que la liaison agréable que je formai , me fit plus de plaisir que si l'on m'eût payé un million pour ma Traduction.



CHAPITRE XXXVI.

LE NAIN.

JE n'ai jamais ouï dire que quelqu'un , si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce Chapitre , eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre. Je ne me sou-

venois même pas trop qu'on l'eût faite ; & le jeu inconcevable de la nature , en formant un si grand nombre de Nains , m'en frappa plus vivement. Elle se joue sans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'Univers ; mais à Paris , il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusemens . . . La bonne Déesse paroît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étois à l'Opéra-Comique , mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées , & elles se promenoient dehors comme si j'y avois été moi-même . . . Je mesurois , j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues : c'étoit une tâche mélancolique , surtout quand la taille étoit petite . . . le visage très-brun , les yeux vifs , le nez long , les dents gâtées , la mâchoire de travers . . . Je souffrois de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chassés de la classe où ils devoient être , pour les contraindre à faire nombre dans une autre . . . Les

uns , à cinquante ans , paroissent à peine être des enfans , par leur taille ; les autres étoient noués , rachitiques , bossus , ou avoient les jambes tortues. Ceux-ci étoient arrêtés dans leur croissance , dès l'âge de six ou sept ans , par les mains de la Nature ; ceux-là ressembloient à des pommiers nains , qui , dès leur première existence , font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espece.

Un Médecin voyageur diroit peut-être que tout cela ne provient que de bandages mal faits & mal appliqués . . . Un Médecin sombre diroit que c'est faute d'air ; & un Voyageur curieux , pour appuyer ce système , se mettroit à mesurer la hauteur des maisons , le peu de largeur des rues , & la petitesse extrême des bouges , où , au fixieme ou septieme étage , les gens du peuple mangent & couchent ensemble.

M. Shandy , qui avoit sur bien des choses des idées fort extraordinaires ,

soutenoit, en causant un soir sur cette matiere, que les enfans pouvoient devenir fort grands lorsqu'ils étoient venus au monde sans accident : mais, ajoutoit-il en plaisantant, le malheur des habitans de Paris est d'être si étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent assez de place pour faire même leurs enfans ... Aussi, que font-ils ? des riens ; car n'est ce pas ainsi , après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins & de bonne nourriture , qu'on doit appeler une chose qui n'est pas devenue plus haute que la jambe ? ... M. Shandy , qui étoit toujours très-laconique , en resta-là , & il ne dit rien des moyens qu'il y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même ... Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement , & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je descendois un jour de la place du Palais Royal au quai du

Louvre, par la rue Froidmanteau ; j'aperçus un petit garçon qui avoit de la peine à passer le ruisseau, & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma surprise en jetant les yeux sur lui ! Le petit garçon avoit au moins quarante ans... Mais il n'importe, dis-je... quelque autre bonne ame en fera autant pour moi, quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je sens en moi je ne fais quels principes d'égards & de compassion pour cette portion défectueuse & diminutive de mon espece... Ils n'ont ni la force ni la taille pour se pousser & pour figurer dans le monde... Je n'aime point qu'on les humilie... & je ne fus pas sitôt assis à côté de mon vieil Officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquoit d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a entre l'orchestre & la premiere loge de côté, un espace où beaucoup de Spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs.

On y est debout, quoiqu'on paie aussi cher que dans l'orchestre. Un pauvre haire de cette espece s'étoit glissé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de personnes qui avoient au moins deux pieds & demi plus que lui, & le Nain bossu souffroit prodigieusement : mais ce qui le gênoit le plus, étoit un homme de plus de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par dessus tout cela, qui étoit précisément devant lui, & lui déroboit absolument la vue du théâtre & des acteurs. Mon Nain faisoit ce qu'il pouvoit pour jeter un coup-d'œil sur ce qui se passoit ; il cherchoit à profiter des ouvertures qui se faisoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & son corps ; il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre : mais ses soins étoient inutiles ; l'Allemand se tenoit massivement dans une attitude carrée ; il auroit été aussi bien au fond d'un puits. Fatigué enfin de ne point voir, il étendit en haut très civilement sa

main jusqu'au bras du Géant... & lui conta sa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David... & sans sentiment se remet dans sa situation.

Je prenois en ce moment une prise de tabac dans la tabatiere de corne du bon Moine... Ah ! votre esprit doux & poli, mon cher P. Laurent, & qui est si bien modelé pour supporter & pour souffrir, auroit prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre Nain !...

Le vieil Officier me vit lever les yeux avec émotion, en faisant cette apostrophe, & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le Nain étoit poussé à bout ; & dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperoit sa longue queue avec ses ciseaux... L'Allemand le regarda froidement, & lui dit qu'il

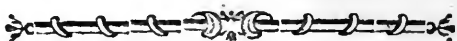
étoit le maître s'il pouvoit y atteindre.

Oh ! quand l'injure est suivie de l'insulte, tout homme qui a du sentiment, prend le parti de celui qui est offensé, tel qu'il soit... & j'aurois volontiers sauté en bas, pour aller au secours de l'opprimé... Le vieil Officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas... Il fit signe à la sentinelle, & lui montra le lieu où se passoit la scène. La sentinelle y pénétra... Il n'y avoit pas besoin d'explication, la chose étoit visible.... Le soldat fit reculer l'Allemand, & plaça le Nain devant l'épais Géant... Cela est bien fait ! m'écriai-je en frappant des mains... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil Officier.

En Angleterre, Monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise...

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, & me dit : Voilà un bon mot... Je le regardai... & je vis bien qu'un bon mot

a toujours de la valeur à Paris ... Il m'offrit une prise de tabac.



CHAPITRE XXXVII.

L A R O S E.

MON tour vint de demander au vieil Officier ce qu'il y avoit ... J'entendois de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains , Monsieur l'Abbé , & cela* m'étoit tout aussi incompréhensible , qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du Moine.

Il me dit que c'étoit apparemment quelque Abbé qui se trouvoit placé dans une loge , derriere quelques griffettes , & que le parterre l'ayant vu , il vouloit qu'il tînt ses deux mains en l'air pendant la représentation ...

Ah ! comment soupçonner , dis-je , qu'un Ecclésiastique puisse être un filou ? L'officier sourit ... & , me parlant à l'oreille , il m'ouvrit une porte

de connoissance dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâlisant d'étonnement , est-il possible qu'un peuple si rempli de sentimens , ait en même tems des idées si étrangères , & qu'il se démente jusqu'à ce point ?... Quelle grossiereté ! ajoutai-je.

L'Officier me dit : c'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les Ecclésiastiques , du tems que Moliere donna son Tartuffe... Mais cela se passe peu à peu , avec le reste de nos mœurs gothiques... Chaque nation , continua-t-il , a des raffinemens & des grossieretés qui regnent pendant quelque tems , & se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays , & je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des délicatesses qui manquoient dans d'autres... Le pour & le contre se trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien & de mal par-tout ; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai présen-

vatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup & de pouvoir faire le parallele des hommes & de leurs mœurs, & par-là il apprend à favoir vivre & à nous entre-souffrir. Une tolérance réciproque nous engage à nous entr'aimer... Il me fit, en disant cela, une inclination, & me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur & de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avois eues de son caractère... Je croyois aimer l'homme... mais je craignois de me méprendre sur l'objet... Il venoit de tracer ma façon de penser propre... Je n'aurois pas pu l'exprimer aussi bien; c'étoit la seule différence.

Rien n'est plus incommode pour un cavalier, que d'avoir un cheval entre ses jambes qui dresse les oreilles & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit : cela m'inquiete fort peu... Mais j'avoue franchement que j'ai
rougi

rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils étoient indécents, & ils me soulevoient ... Mais je trouvai, le second mois, qu'ils étoient sans conséquence, & ne bleffoient point la pudeur.

Madame de R ..., après six semaines de connoissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris, dans sa voiture ... On ne peut être plus polie, plus vertueuse & plus modeste qu'elle dans ses expressions ... En revenant, elle me pria de tirer le cordon ... Avez-vous besoin de quelque chose ? lui dis-je ... Rien que de ... dit-elle ... Une prude auroit déguisé la chose, sous le nom de *son petit tour*.

Ami Voyageur, ne troublez point Madame de R ; & vous, belles Nymphes, qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez ...

Madame de R . . . n'en fit pas davantage . . . Je lui avois aidé à descendre de carrosse , & j'eusse été le Prêtre de la chaste Castalie , que je ne me serois pas tenu dans une attitude plus décente & plus respectueuse près de sa fontaine.



CHAPITRE XXXVIII.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'EST que le vieil Officier venoit de me dire sur les voyages , me fit souvenir des avis que Polonius donnoit à son frere sur le même sujet ; ces avis me rappelerent Hamlet ; & Hamlet retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakespear. J'entrai , en retournant , dans la boutique d'un Libraire , sur le quai de Conti , pour acheter les œuvres de ce Poëte Anglois.

Le Libraire me dit qu'il n'en avoit point de completees. Comment ? lui

dis-je, en voilà un exemplaire sur votre comptoir.

Cela est vrai, mais il n'est pas à moi... c'est M. le Comte de B... qui me l'a envoyé ce matin de Versailles pour le faire relier.

Et que fait M. le Comte de B... de ce livre? lui dis-je. Est-ce qu'il lit Shakespear? Oh! dit le Libraire, c'est un esprit fort... il aime les livres Anglois; & ce qui lui fait encore plus d'honneur, Monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglois.

En vérité, lui dis-je, vous parlez si poliment, que vous forceriez presque un Anglois, par reconnoissance, à dépenser quelques louis dans votre boutique.

Le Libraire fit une inclination, & alloit probablement dire quelque chose, lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment mise, & qui avoit l'air d'être au service de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique, & demanda les *Egaremens du*

cœur & de l'esprit. Le Libraire les lui donna aussi-tôt : elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert, enveloppée d'un ruban de même couleur... Elle la délia, & mit dedans le ponce & le doigt avec délicatesse, mais sans affectation, pour prendre de l'argent, & paya. Rien ne me retenoit dans la boutique, & j'en sortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel besoin avez-vous des égaremens du cœur ? A peine savez vous encore que vous en ayez un... jusqu'à ce que l'amour vous l'ait dit, ou qu'un Berger infidèle lui ait causé du mal... Dieu m'en garde ! répondit-elle. Oui, vous avez raison. Votre cœur est bon, & ce seroit dommage qu'on vous le dérobat.... C'est pour vous un trésor précieux... Il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles & de diamans.

La jeune fille m'écoutoit avec une attention docile, & elle tenoit sa bourse par le ruban. Elle est bien lé-

gere , lui dis-je en la saisissant... & aussitôt elle l'avança vers moi... Il y a bien peu de chose dedans , continuai-je. Mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle , & le Ciel la remplira... J'avois encore dans la main cinq ou six écus que j'avois pris pour acheter Shakespear ; elle m'avoit tout-à-fait laissé aller sa bourse , & j'y mis un écu. Je l'enveloppai du ruban , & je la lui rendis.

Ellë me fit, sans parler ; une humble inclination... Je ne me trompai pas à ce qu'elle signifioit... C'étoit une de ces inclinations tranquilles & reconnoissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait , & le geste exprime la reconnoissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

Mon avis ne vous auroit servi à rien , ma chere , sans ce petit présent... Mais quand vous verrez l'écu , vous vous souviendrez de l'avis.. N'allez pas le dépenser en rubans...

Je vous assure , Monsieur , que je le conserverai... & elle me donna la main... Oui , Monsieur , je le mettrai à part.

Une convention vertueuse qui se fait entre homme & femme , semble sanctifier toutes leurs démarches.. Il étoit déjà tard & faisoit obscur ; malgré cela , comme nous allions du même côté , nous n'eûmes point de scrupule d'aller ensemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination en partant ; & nous n'étions pas encore à vingt pas , que , croyant n'avoir pas assez fait , elle s'arrêta pour me remercier encore.

C'est un petit tribut , lui dis-je , que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu..! Je ferois au désespoir si la vertu de la personne ne répondoit pas à l'hommage que je viens de lui rendre.. Mais l'innocence , ma chere , est peinte sur votre visage... Malheur à celui qui essaieroit de lui tendre des pieges !

Elle parut extrêmement sensible à ce que je lui disois.. Elle fit un profond soupir... Je ne lui en demandai pas la raison, & nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue Guénégaud, où nous devions nous séparer.

Est-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chère, de l'hôtel de Modene? Oui... mais on peut y aller aussi par la rue de Seine... Eh bien! j'irai donc par la rue de Seine, pour deux raisons; d'abord, parce que cela me fera plaisir, & ensuite pour vous accompagner plus long-tems.

En vérité, dit-elle, je souhaiterois que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Peres... C'est peut-être là que vous demeurez? lui dis-je. Oui, Monsieur, je suis femme de chambre de Madame de R... Bon Dieu, m'écriai-je, c'est précisément la Dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que Madame de R... attendoit effectivement un Étranger qui devoit

lui remettre une lettre , & qu'elle étoit fort impatiente de le voir... Eh bien , ma chere enfant , dites-lui que vous l'avez rencontré. Affurez-la de mes respects , & que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'est au coin de la rue Guénégaud que nous disions tout cela... Nous étions arrêtés... La jeune fille mit les deux volumes qu'elle venoit d'acheter dans ses poches , & je lui prêtai pour cela mon secours.

Qu'il est doux de sentir la finesse des fils qui lient nos affections !

Nous nous remîmes encore en marche... & nous n'avions pas fait trois pas , qu'elle me prit le bras... J'allois le lui dire , mais elle le fit d'elle-même avec une simplicité peu réfléchie , & sans songer qu'elle ne m'avoit jamais vu... Pour moi , je crus sentir si vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du sang , que je la fixai pour voir si je ne pouvois pas trouver en elle quelque ressemblance

de famille... Eh ! ne sommes-nous pas ,
dis-je , tous parens ?

Arrivés au coin de la rue de Seine ,
je m'arrêtai pour lui dire adieu. Elle
me remercia encore , & pour ma poli-
tesse , & pour lui avoir tenu compa-
gnie. Nous avions quelque peine à
nous séparer.. Cela ne se fit qu'en
nous disant adieu deux fois. Notre sé-
paration étoit si cordiale , que je l'aurois
scellée , je crois , en tout autre lieu ,
d'un baiser aussi sain , aussi chaud que
celui d'un Apôtre.

Mais à Paris les baisers ne se donnent
guere , du moins publiquement , qu'en-
tre femmes & qu'entre hommes...

Je fis mieux ; je priai Dieu de la
bénir.





CHAPITRE XXXIX.

L E P A S S E - P O R T .

DE retour à l'hôtel, La Fleur me dit qu'on étoit venu de la part de M. le Lieutenant de Police, pour s'informer de moi ... Diable! dis je, j'en fais la raison, & il est tems d'en informer le Lecteur. J'ai omis de mettre cette partie de l'Histoire dans l'ordre qu'elle est arrivée ... Je ne l'avois pas oubliée ... mais j'avois pensé, en écrivant, qu'elle feroit mieux placée ici.

J'étois parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avois pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étois déjà arrivé à Douvres, déjà je voyois, par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'étoit pas plus venue à l'esprit, que celle qu'on ne pouvoit

pas aller en France sans passe-port... Aller seulement au bout d'une rue, & m'en retourner sans avoir rien fait, est pour moi une chose pénible. Le voyage que je commençois étoit le plus grand effort que j'eusse jamais fait pour acquérir des connoissances, & je ne pouvois supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet... On me dit que le Comte de H... avoit loué le paquebot... Il étoit logé dans mon Auberge, j'étois légèrement connu de lui, & j'allai le prier de me prendre à sa suite. Il ne fit point de difficulté : mais il me prévint que son inclination à m'obliger ne pourroit s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il étoit obligé d'aller de-là à Bruxelles. Mais, arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez sans crainte aller à Paris. Lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté. M. le Comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embarras ... Je m'embarquai donc, & je ne songai plus à l'affaire. G 6

Mais quand La Fleur me dit que M. le Lieutenant de Police avoit envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il étoit question ... L'Hôte monta presque en même tems pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avoit singulièrement demandé mon passeport. J'espère, dit-il, que vous en avez un ... Moi ? Non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas ? & il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste ; La Fleur, au contraire, avança trois pas avec cette espece de mouvement que fait une bonne ame pour venir au secours d'une autre ... Le bon garçon gagna tout-à-fait mon cœur ... Ce seul trait me fit connoître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avoit déjà servi avec zèle pendant sept ans ; & je vis que je pouvois me fier entièrement à sa probité & à son attachement ...

Milord ! ... s'écria l'Hôte ... mais se reprenant aussi-tôt, il changea de ton ..

Si Monsieur, dit-il, n'a pas de passeport, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un... Je ne connois personne, lui dis-je avec un air indifférent. Hé bien, Monsieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Bastille, ou pour le moins au Châtelet... Oh ! dis-je, je ne crains rien : le Roi est rempli de bonté : il ne fait de mal à personne... Vous avez raison, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin.... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, & je ne le quitterai pas avant le tems, quand le Roi même me le diroit....

La Fleur vint me dire à l'oreille : Monsieur, mais personne ne peut s'opposer au Roi....

Parbleu ! dit l'Hôte, il faut avouer que ces Messieurs Anglois sont des gens biens extraordinaires ; & il se retira en gromelant.



CHAPITRE XL.

LE SANSONNET.

JE ne montrai tant d'assurance à l'Hôte, que pour ne point chagriner La Fleur. J'affectai même de paroître plus gai pendant le souper, & de causer avec lui d'autres choses. Paris & l'Opéra-Comique étoient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. La Fleur, sans que je le fusse, avoit aussi vu le spectacle, & il m'avoit suivi en sortant jusqu'à la boutique du Libraire. Il ne m'avoit quitté de vue que quand il apperçut que je causois avec la jeune fille, & que j'allois avec elle le long du quai. Les réflexions qui lui vinrent sur cette entrevue, l'empêcherent de me suivre. Il prit le chemin le plus court pour revenir à l'Hôtel, & il avoit appris toute l'affaire de la Police avant que j'arrivasse.

Il n'eut pas sitôt ôté le couvert ;

que je lui dis de descendre pour souper... Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh ! c'est ici , mon cher ami , qu'il faut que je vous rappelle la conversation que nous eûmes ensemble , presque au moment de mon départ.

Vous saviez que je n'étois pas plus chargé d'argent que de réflexion. Vous me demandâtes combien j'avois. Je vous montrai ma bourse... Eh ! mon cher Yorik , tu t'embarques avec si peu de chose !... Tiens , tiens , augmente tes guinées de toutes celles que j'ai...

Mais j'en ai assez des miennes... Je t'assure que non. Je connois mieux que toi le pays où tu vas voyager. Cela peut-être , mais je ne suis pas comme un autre. Je ne serai pas trois jours à Paris sans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Bastille , où je vivrai un ou deux mois entièrement aux dépens du Roi... Oh ! j'avois réellement oublié cette ressource , me dites-vous séchement.

L'événement dont j'avois badiné , alloit probablement se réaliser.

Mais , soit folie , indifférence , philosophie , opiniâtreté , ou je ne fais quelle autre cause , j'eus beau réfléchir sur cette affaire , je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avois parlé au moment de mon départ.

La Bastille !... Mais la terreur est dans le mot... Et , qu'on en dise ce qu'on voudra , ce mot ne signifie autre chose qu'une tour... & une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir... Que le Ciel soit favorable aux goutteux !... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois par an ?... Oh ! avec neuf francs par jour , des plumes , de l'encre , du papier & de la patience , on peut bien garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal ?... On n'en sort que meilleur & plus sage... Il seroit à souhaiter que toutes nos imprudences tournassent aussi favora-

blement : c'est gagner , au lieu d'être puni.

La tête pleine de ces reflexions , enchanté de mes idées & de mon raisonnement , je descendis dans la cour pour prendre l'air. Je détesté , me disois-je , les pinceaux sombres , & je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraie d'objets qu'il s'est grossi , & qu'il s'est rendu horribles à lui-même ; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté... on n'en fait aucun cas... Je fais cependant , continuai-je , que la Bastille est un désagrément... Mais ôtez-lui ses tours , comblez ses fossés , ouvrez ses portes , figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asyle de contrainte , & supposez que c'est quelque infirmité qui vous y retient ; alors le mal s'évanouit , & vous le souffrez sans vous plaindre... Je me disois tout cela , quand je fus interrompu , au milieu de mon soliloque , par une voix qui

se plaignoit de ce qu'on ne pouvoit sortir. Je regardai sous la porte cochère.... Je ne vis personne, & je revins dans la cour, sans faire la moindre attention à ce que j'avois entendu...

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions... Je levai les yeux, & je vis qu'elles venoient d'un Sansonnet qui étoit renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...* disoit le Sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, & il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage... *Je ne peux pas sortir...* Oh ! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai sortir, coûte qu'il coûte... La porte de la cage étoit du côté du mur ; mais elle étoit si fortement entrelacée avec du fil d'archal, qu'il étoit impossible de l'ouvrir sans mettre la

cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau voloit d'un endroit à l'autre... Il passoit sa tête à travers le treillis , & y pressoit son estomac , comme s'il étoit impatient... Je crains bien , pauvre petit captif , lui disois-je , de ne pouvoir te rendre la liberté.... *Non...* dit le Sansonnet , *Je ne peux pas sortir... je ne peux pas sortir...*

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un foible raisonnement. Les notes n'étoient préférées que mécaniquement ; mais elles étoient si conformes à la Nature , qu'elles renverserent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille ; & , le cœur appesanti , je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avois eues en descendant...

Déguise-toi comme tu voudras , tranquille esclavage , disois-je , tu n'es

qu'une coupe amere ; & quoique des millions de mortels , dans tous les siecles , aient goûté de ta liqueur , tu n'en es pas moins désagréable. C'est toi , ô charmante Déesse ! que tout le monde adore en public ou en secret ; c'est toi , aimable Liberté , qui es délicieuse , & qui le seras toujours jusqu'à ce que la Nature soit changée... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige... Il n'y a point de puissance chimique qui puisse changer ton sceptre en fer... Le Berger qui jouit de tes faveurs , est plus heureux en mangeant sa croûte , que le Monarque de la Cour duquel il est exilé... Ciel ! m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier , accorde-moi , avec la santé , la liberté pour compagne... & verse des mitres sur la tête de ceux qui les ambitionnent...





CHAPITRE XLI.

LE CAPTIF.

L'IDÉE du Sanfonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre.... Je m'approchai de la table, &, la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracerent à mon esprit... J'étois disposé à réfléchir, & je donnai carrière à mon imagination.

Je commençai à considérer combien il y avoit de millions d'ames qui gémissaient dans l'esclavage... Mais cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochoit pas assez les idées de la situation où j'étois, & la multitude de ces tristes groupes ne faisoit que me distraire...

Je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai à travers de sa porte grillée,

pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi-usé par l'ennui de l'attente & de la contrainte, & je sentis cette espèce de maladie de cœur, qui provient de l'espoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré : il étoit pâle & miné par la fièvre... Depuis trente ans son sang n'avoit point été rafraîchi par le vent oriental. Il n'avoit vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce tems... Ni amis, ni parens ne lui avoient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles... Ses enfans...

Mon cœur commença à saigner... Je détournai les yeux... & un instant après mon imagination se le représenta assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'étoit alternativement son lit & sa chaise... Il avoit la main sur un calendrier, qu'il s'étoit fait avec de petits bâtons, où

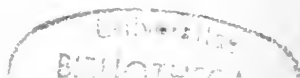
il avoit marqué par des entailles les tristes jours qu'il avoit passés dans cet affreux séjour... Il prit un de ces petits bâtons , & avec un clou rouillé , il ajouta , par une autre entaille , un autre jour au nombre de ceux qui étoient passés... J'obscurcissois le peu de lumière qu'il avoit.. Il leva des yeux langoureux vers la porte... secoua la tête , & continua son funeste travail. Ses chaînes , en mettant son petit bâton sur le tas des autres , se firent entendre... Il poussa un profond soupir... Son ame étoit toute remplie d'amertume.... Ciel ! ô Ciel ! m'écriai-je en fondant en larmes... Je ne pus soutenir l'idée de cet affreux tableau... Je me levai en sursaut... j'appelai La Fleur , & je lui ordonnai d'avoir le lendemain matin un carrosse de remise à neuf heures précises...

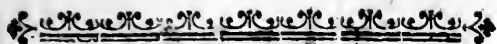
J'irai , dis-je , me présenter directement , à M. le Duc de C...

La Fleur m'auroit volontiers aidé à me mettre au lit... Mais je connoissois

sa sensibilité , & je ne voulus pas lui
faire voir mon air triste & sombre : je
lui dis que je me coucherois seul.

Fin de la premiere partie.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans la premiere Partie.

C HAPITRE PREMIER. <i>Je pars & j'arrive.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Calais. Sensations.</i>	4
CHAP. III. <i>Le Moine à Calais.</i>	7
CHAP. IV. <i>Cause de repentir.</i>	11
CHAP. V. <i>L'utilité des Avocats.</i>	14
CHAP. VI. <i>La Désobligeante, à Calais.</i>	16
CHAP. VII. <i>Préface, dans la Désobligeante.</i>	18
CHAP. VIII. <i>Un Prêté pour un Rendu.</i>	28
CHAP. IX. <i>Dans la rue à Calais.</i>	32
CHAP. X. <i>La porte de la Remise, à Calais.</i>	36
CHAP. XI. <i>Tout se passe en conversation.</i>	40
CHAP. XII. <i>La Tabatiere à Calais.</i>	45
CHAP. XIII. <i>Victoire.</i>	50
CHAP. XIV. <i>Découverte.</i>	54

T A B L E.

CHAP. XV. <i>Un autre en profiteroit.</i>	58
CHAP. XVI. <i>Aveu.</i>	60
CHAP. XVII. <i>Le Malheur & le Bon-</i> <i>heur.</i>	63
CHAP. XVIII. <i>La maniere de voir.</i>	65
CHAP. XIX. <i>Montreuil.</i>	71
CHAP. XX. <i>Il faut savoir s'accommoder</i> <i>de tout.</i>	74
CHAP. XXI. <i>Discours préliminaire.</i>	77
CHAP. XXII. <i>Ce qui rend vertueux.</i>	79
CHAP. XXIII. <i>Fragment.</i>	82
CHAP. XXIV. <i>Plaisir rarement goûté.</i>	85
CHAP. XXV. <i>Le Bidet.</i>	90
CHAP. XXVI. <i>L'Ane mort.</i>	94
CHAP. XXVII. <i>Le Postillon</i>	98
CHAP. XXVIII. <i>Résolution.</i>	100
CHAP. XXIX. <i>La Lettre.</i>	104
LETTRE.	110
CHAP. XXX. <i>Paris.</i>	112
CHAP. XXXI. <i>La Perruque.</i>	114
CHAP. XXXII. <i>Le Pouls.</i>	118
CHAP. XXXIII. <i>Le Mari.</i>	123
CHAP. XXXIV. <i>Les Gants.</i>	126
CHAP. XXXV. <i>La Traduction.</i>	129

T A B L E.

CHAP. XXXVI. <i>Le Nain.</i>	134
CHAP. XXXVII. <i>La Rose.</i>	142
CHAP. XXXVIII. <i>La Femme de chambre.</i>	146
CHAP. XXXIX. <i>Le Passe-port.</i>	154
CHAP. XL. <i>Le Sanfonnet.</i>	158
CHAP. XLI. <i>Le Captif.</i>	165

Fin de la Table de la premiere Partie.

1911

CHAP. XXVIII. — THE HISTORY OF THE
 CHURCH OF ENGLAND, FROM THE
 REFORMATION TO THE PRESENT TIME.

1990

1947



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
De**

--	--	--

